

LES ARTS



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Vous avez dit Culture?

CAHIER
B

TÉLÉ

*L'émotion,
en anglais...*
Page B 3

CHRONIQUE

*Le rocker
et le poète*
Page B 8

Cinéma

Page B 4

Disques

Page B 6

Musique

Page B 8

Alors, le niveau monte ou baisse? Quarante ans après la création du ministère des Affaires culturelles, passé à la Culture avec un grand C, trois ou quatre politiques culturelles plus tard, après des centaines et des centaines de millions de dollars d'efforts, les promesses de démocratisation d'accès aux arts et aux lettres ont-elles été tenues?

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

On n'en est pas à une contradiction près, mais quand même. Mardi, au Métropolis, une discothèque du centre-ville de Montréal, pour la modique somme de 80,52 \$ (incluant deux repas), les Journées de la culture organisent une sorte de minicolloque (baptisé «La Rencontre») autour des «enjeux de la démocratisation culturelle au Québec» et des «moyens à prendre pour développer l'accès pour tous aux arts et à la culture». Plus de 80 \$ pour aller entendre, dans une discothèque branchée, la présidente du chantier de l'économie sociale ou les fondateurs de l'Action terroriste socialement acceptable... Une petite tarte à la crème, avec ça?

N'empêche, la question semble on ne peut plus pertinente: l'accès des citoyens aux arts et aux lettres atteint-il l'ampleur des attentes nourries depuis plusieurs décennies? Le principe de la démocratisation a servi d'appui idéologique à la création du ministère des Affaires culturelles au début des années 60. Il a ensuite justifié les interventions gouvernementales et la mise en place d'une sorte d'Etat providence des arts et

de la culture. Alors, où en sommes-nous maintenant? Quel bilan peut-on tracer des interventions publiques liées à ce noble objectif démocratique?

«Disons que le niveau se maintient à la baisse», résume Guy Bellavance, chercheur de l'INRS-Culture et Société, spécialiste des recherches sur la consommation culturelle, les pratiques artistiques et les politiques culturelles. Il vient de diriger la publication de *Monde et réseau de l'art* (Liberté), sur la diffusion de l'art contemporain. «En général, les taux de participation aux différentes activités stagnent ou régressent légèrement, même dans un contexte de forte hausse de l'offre culturelle. Mais on reste un peu dans le vague. Les enquêtes ne fournissent trop souvent que des informations fragmentaires.»

Portrait de groupe

En attendant la création imminente du très attendu Observatoire sur la culture, le ministère tente de documenter périodiquement l'évolution de la situation, des rendements aux guichets pourrait-on dire. Une nouvelle enquête par sondage a été réalisée l'an dernier, comme tous les cinq ans. Rosaire Garon, de la Direction de l'action stratégique, de la recherche et de la statistique du ministère, compulse les données recueillies. Il livrera une partie de ses conclusions au colloque sur le thème de «l'apport de la culture à l'éducation», présenté à la mi-mai dans le cadre du prochain congrès de l'ACFAS. Sa propre conférence s'intitulera «Les Québécois en 1999: tout ou presque sur leurs pratiques culturelles». En entrevue, il accepte de dévoiler quelques grandes lignes de comparaison avec la situation en 1979 en concentrant l'analyse sur différentes situations sectorielles.

D'abord le livre. «On observe que les moyens tradi-

tionnels de lecture, les quotidiens, les revues et les livres ont tendance à perdre un peu de terrain, tandis que les institutions vouées aux livres en gagnent», résume-t-il. Comme il y a vingt ans, à peu près quatre Québécois sur dix ne lisent jamais de livres.

Malgré de beaux efforts, le réseau des bibliothèques scolaires et publiques du Québec ne souffre toujours pas la comparaison avec ceux des provinces ou des États voisins — la Grande Bibliothèque en développement corrigera partiellement la situation. Par contre, le secteur des musées n'a pas à rougir de ses équipements. Les centaines de millions injectés dans la rénovation ou l'agrandissement des monuments à exposer finissent par rapporter aux tourniquets: le taux de «pénétration» des musées d'art a augmenté de 23 à 31 % au cours des vingt dernières années; les autres établissements ont réussi à hausser leurs taux de 18 à 23 %. «L'attrait pour le patrimoine se vérifie partout en Occident», note alors M. Garon.

Presque tous les autres secteurs artistiques défendent des bilans moins glorieux. Selon les chiffres du ministère, depuis vingt ans le théâtre en saison se stabilise autour d'un taux de pénétration d'environ 29-30 % et le théâtre en été est passé de 14 à 16 %, après une pointe bien supérieure dans les années 80. Le concert classique attire toujours autour de 13 % des Québécois, mais la danse (tous genres confondus, moderne, classique ou folklorique) a connu une légère diminution de 16,5 à 14 %.

Le statisticien du ministère de la Culture ne peut poursuivre l'exercice comparatif pour d'autres secteurs sur une aussi longue période. Pour le cinéma, il faut se contenter d'une mesure

VOIR PAGE D 2: FRÉQUENTATIONS

LES ARTS

FRÉQUENTATIONS

Le temps passé devant la télé oscille toujours autour de 25 heures par habitant par semaine en moyenne

SUITE DE LA PAGE B 1

sur une seule décennie, avec un taux de pénétration de 72 % de la population par rapport à environ 50 % en 1989. Un bond fulgurant. En revanche, le temps passé devant la télé oscille toujours autour de 25 heures par habitant par semaine en moyenne... Vingt-cinq heures? Au secours!

À qui la faute?

Le sociologue Guy Bellavance, qui n'a pas encore pris connaissance de l'enquête ministérielle à paraître, souligne les limites du genre, les données recueillies par sondage auprès

de la population étant par exemple moins fiables que celles concernant des publics particuliers. Ainsi, le taux de fréquentation des théâtres, très élevé au Québec, pourrait s'expliquer par la popularité des «séances» amateurs, amalgamées par les répondants aux sondages. «Mon impression, c'est que le public augmente depuis les années 60 et 70, mais que cette progression dépend d'un ensemble de facteurs qui n'ont pas nécessairement trait aux actions du gouverne-

ment en faveur de la démocratisation de la culture, poursuit le professeur. La hausse du niveau de scolarité, l'enrichissement collectif expliquent peut-être plus l'évolution de la situation.»

La croissance de l'offre, aussi, évidemment. La démocratisation suppose que les arts pénètrent des groupes qui lui sont traditionnellement réfractaires. Or, depuis des décennies, l'effort «structurant» de l'État a davantage porté sur l'aide à la création. L'an dernier, le chercheur de

l'INRS a d'ailleurs organisé à l'ACFAS un colloque sur le thème «Démocratisation de la culture et démocratie culturelle, deux logiques de l'action publique?». Les spécialistes d'Europe et d'Amérique rassemblés alors ont tenté de comprendre l'interaction entre ces deux logiques. «Dans le premier cas, on a affaire à une politique de diffusion et d'accessibilité de la grande culture, un projet hérité autant des Lumières que de la culture «bourgeoise», alors que dans le second se dessine plutôt une politique de réhabilitation des cultures «populaires» ou «ordinaires», «communautaires» ou «minoritaires», sinon même «marginales», écrit le

professeur dans l'introduction des actes qui seront publiés en juin au Presses de l'Université Laval. «De la diffusion de la culture au sens strict, lettrée et cultivée, à la réhabilitation des cultures au sens large, et quasi anthropologique, on passe également d'un projet de démocratisation de la culture tout à fait classique à une autre conception, peut-être plus radicale mais non moins complexe, que le terme de démocratie culturelle peut servir à résumer.»

Démocratisation ou démocratie culturelle, peu importe, que le taux de fréquentation se maintienne à la hausse ou à la baisse, l'action gou-

vernementale en faveur de la fréquentation a aussi ses effets pervers ou «non prévus», comme préfère les qualifier le chercheur. Les grands musées organisant au moins un ou deux blockbusters par année, des expositions traversant au passage cloué de l'histoire de l'art mais rameutant les foules. Des théâtres programmant encore et toujours les mêmes classiques de Shakespeare ou de Molière. Et puis, au total, la conclusion demeure: la vraie de vraie initiation déterminante semble moins venir de l'État que de la famille et de l'école. Pas besoin de payer 80 \$ pour comprendre ça...

Événement spécial

ZULU TIME

Une exploration technologique de Robert Lepage et ses complices.
Production: EX MACHINA (Québec)
En coproduction avec la MAISON DES ARTS DE CRÉTEIL, le ZÜRCHER THEATER SPEKTAKEL et le FESTIVAL D'AUTOMNE

Robert Lepage vient de signer un des meilleurs spectacles de sa carrière.
Michel Dolbec P.C. Paris

Robert Lepage éblouit encore une fois...
L.B. Robitaille Collaboration spéciale de Paris La Presse

DANS LE CADRE DU Carrefour International de Théâtre

16, 17, 18, 19 et 20 mai
À 20 h au Centre de foires ExpoCité

BILLETTS
(418) 670-9011

12 AUTRES SPECTACLES SONT AUSSI OFFERTS
FORFAITS DISPONIBLES
FORFAIT HÉBERGEMENT 1 800 463-7300

Q U É B É C

quebec LE SOLEIL

LES PRODUCTIONS MILLE-PATTES PRÉSENTENT

TRIPOTAGES

LE NOUVEL ALBUM DU GROUPE

les batinses

EN VENTE CHEZ ARCHAMBAULT

"C'est du folklore, mais c'est aussi de la musique du monde... terriblement avant-gardiste"
MICHÈLE LAFERRIÈRE
LE SOLEIL

EN SPECTACLE

KOLA NOTE
5240, avenue du Parc, Montréal
Le 2 mai à 20h00
(ouverture des portes à 19h00)
15 \$ et 10 \$ pour étudiants
(taxes et frais inclus)

LES PRODUCTIONS MILLE-PATTES
www.millepattes.com

ARCHAMBAULT

Informations et billetterie
(514) 274-9339
Réseau Admission
(514) 790-1245

LES PRODUCTIONS MILLE-PATTES

SOPEC Québec

MESECO

EMI

LA MARQUE

CIBL

KOLA NOTE

Enquête sur le terrain

Le goût de l'intelligence

Deux lieux de vie culturelle à Montréal

Ils ont 20, 40 ou 60 ans. Ils viennent par pur intérêt, pour approfondir des sujets qu'ils ne connaissent pas bien ou par désir de découvrir une pensée qu'ils ignorent. Parfois une vingtaine, parfois beaucoup plus nombreux, ils fréquentent le rendez-vous de *Passages*, une émission de radio enregistrée tous les mardis soir à la librairie Olivieri, réalisée par François Ismert et diffusée le mercredi à 22h sur la Chaîne culturelle de Radio-Canada (100,7 FM).

SOLANGE LÉVESQUE

Passages, qui se consacre à la pensée et scrute divers courants d'idée contemporains à partir de livres phares, adopte la forme d'une table ronde. Le 4 avril dernier, le débat portait sur l'ouvrage de Jacques Grand'Maison intitulé *Quand le jugement fuit le camp* (1999), un «essai sur la déqualification» qui tente d'expliquer les désengagements et les contradictions qui plongent la société québécoise actuelle dans le désarroi et dans un sentiment de vide. La table ronde réunissait le philosophe Georges Leroux, les sociologues Martin Meunier, Jean Gould et Éric Bédard, ainsi que l'auteur Jacques Grand'Maison autour de l'animateur Jean Larose.

Claudine Gaudreau ne manque pas un mardi soir chez Olivieri: «Je viens ici par ferveur, avoue-t-elle. Je lis des journaux et des revues, mais ici, j'ai la chance d'assister à des discussions précieuses qui brisent le silence et qui n'ont pas lieu ailleurs.»

Claudine Gaudreau est née en 1961 avec la Révolution tranquille, «un héritage que je revendique», affirme-t-elle; «le révisionnisme qu'on en fait actuellement me paraît aberrant». Cette enseignante au cégep déplore la désinvolture avec laquelle les Québécois discréditent leur bagage historique.

«La conséquence, c'est qu'on n'a plus de maison, plus d'abri», remarque-t-elle, évoquant l'image créée par Fernand Dumont, qui décrivait la culture comme «lieu» et «maison de l'homme». «À mon avis, c'est une grave erreur que de liquider ainsi nos acquis et nos héritages; on risque d'en payer le prix en désaffiliation de l'individu, en

cynisme, en arrogance. Cela me heurte beaucoup.»

La propension des Québécois à abandonner leurs racines, à mépriser ou à jeter leur histoire, le déficit de transmission d'une génération à l'autre ainsi que les conséquences de telles attitudes se trouvaient précisément au cœur de la discussion. Les invités évoquaient, entre autres, le courant anti-intellectuel qui déferle depuis quelques années sur le Québec. (Ce courant a été épinglé par l'écrivaine et journaliste Hélène Pedneault qui a souvent fait remarquer que «le Québec est le seul pays au monde où traiter quelqu'un d'intellectuel est une insulte».) Claudine Gaudreau pense qu'«à force d'entendre décrier la réflexion et la culture, les gens finissent par devenir rébarbatifs à l'idée de toute culture. Ils se disent: «Ce n'est pas pour moi, c'est pour les intellectuels.» En réalité, il y a là du désengagement, du cynisme et un nihilisme profond. Sur ce plan, j'ai l'impression qu'on est atteint par une lame de fond actuellement.»

Un terreau pour la culture

Malgré tout, ça et là, des initiatives continuent de promouvoir la culture et la pensée. Récemment, deux professeurs du cégep Édouard-Montpetit, Louise Vigeant et Michel Morin, organisaient le Printemps de la culture. Ce Printemps, composé de spectacles, de lectures et de rencontres, s'annonçait par une table ronde animée par Louise Vigeant, qui réunissait deux philosophes, Michel Morin et Georges Leroux, ainsi que la comédienne Sylvie Moreau. Le sujet: «Peut-on vivre sans culture dans le monde actuel?» Contre toute attente, cette question provocatrice a attiré des cen-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Emmanuel Chocron, Claudine Gaudreau et Solange Chalvin ne manquent jamais le rendez-vous de l'émission *Passages*, à la librairie Olivieri.

taines de participants, y compris des gens de l'extérieur.

Après de brefs exposés des invités, des micros étaient offerts au public et de nombreux participants ont alimenté la discussion. Tous ceux-là, les artisans de l'émission *Passages* et ceux qui viennent aux rendez-vous de la librairie Olivieri, font partie d'un noyau actif de personnes qui sentent le besoin d'avoir recours à la pensée pour faire face aux problèmes de plus en plus complexes qui se posent à la société actuelle.

Emmanuel Chocron a 23 ans; il enseigne dans une école juive et se rend lui aussi chaque mardi soir chez Olivieri. «C'est enrichissant de trouver un espace civilisé, remarque-t-il. S'asseoir pour écouter discuter des gens qui en savent plus que nous et dont le métier est de réfléchir à plein temps exige seulement qu'on consente à faire un acte d'humilité au départ. Je trouve regrettable qu'on fasse si mauvaise presse au mot «intellectuel», qu'on l'emploie avec

une connotation péjorative. S'instruire, s'intéresser à des choses nouvelles, c'est aussi une forme de plaisir, de divertissement qui satisfait la curiosité.»

Solange Chalvin, journaliste qui a collaboré notamment au *Devoir* de 62 à 75, considère les rencontres de *Passages* comme un des seuls lieux réels d'échange à Montréal. «Je parle d'échange au sens fort du terme, tient-elle à préciser. D'autres discussions ont lieu à la télévision; de ce fait, elles deviennent du spectacle, explique-t-elle. Ici, le contexte est moins «spectaculaire», et les gens disent vraiment ce qu'ils pensent. C'est extrêmement enrichissant de les écouter débattre; on peut ensuite se faire sa propre idée sur les livres qui servent d'amorce à la discussion.» Solange Chalvin apprécie la variété des sujets abordés, persuadée que les débats de *Passages* sont «accessibles à toute personne engagée dans sa société, qui est au courant des problèmes sociaux et qui veut se renseigner». À son avis, il n'est pas du tout indispensable d'avoir lu les livres dont il est question; «il suffit d'être curieux de ce qui se passe autour de nous», conclut-elle.

Un autre fidèle de ces rencontres est Frédéric Bertrand, 25 ans, bachelier en finances. «Je viens ici par goût et par plaisir.» La sociologie et le débat des idées sont assez éloignés de son champ d'études, mais il explique qu'il a pris goût aux échanges d'idées à l'université. «Je n'ai pas beaucoup le temps de lire, j'aime écouter des gens qui ont effectué un travail de pensée avant moi et qui s'expriment de manière claire, témoigne-t-il. On a bien besoin d'une pensée riche pour nous aider à établir des liens. Je trouve ici à satisfaire ma curiosité et mon désir d'élargir mes horizons.»

Pour François Poisson, *Passages* jette un pont entre l'université et le cégep. «On y tient un discours universitaire, sans la forme didactique d'un cours. J'ai créé une page web où je l'annonce chaque semaine.» Jeune professeur de littérature au cégep Marie-Victorin, François Poisson constate que le mot «intellectuel» fait peur à plusieurs. «Les gens croient que ce qui est intellectuel leur est inaccessible.» Selon lui, «il ne s'agit pas tant d'anti-intellectualisme que d'un complexe d'infériorité. Je l'ai souvent vérifié auprès de mes étudiants; ils craignent de s'approcher de la connaissance, comme s'il était humiliant de ne pas tout connaître d'emblée. Le professeur doit faire un mouvement pour la porter vers eux.»

Solange Chalvin est frappée par le fait qu'elle-même et nos quatre autres interlocuteurs représentent plusieurs générations: «C'est formidable de voir ici l'intergénération en action: j'ai 60 ans, les autres ont 20, 30 ou 40 ans, et on est tous venus écouter Jacques Grand'Maison, un penseur connu pour l'importance qu'il accorde à la transmission des valeurs et à l'établissement de ponts entre les générations, signale-t-elle. Je travaille là-dessus moi aussi et je trouve ici un exemple de la richesse de notre société; c'est dans des rencontres comme celle-ci qu'on peut transmettre quelque chose.»

USINE C présente

La nouvelle création de l'auteur de Tinka's New Dress

Happy

(version originale anglaise)
créé et interprété par
Ronnie Burkett

«Get Happy! ★★★★★/5»
The Toronto Sun, Toronto

«Des marionnettes à cordes qui font rire, pleurer et même réfléchir!»
The Gardian, Londres

«L'incroyable travail de burlesque, par sa qualité et sa densité, est devenu au fil des ans une nécessité pour tous ceux et celles qui s'intéressent le moins au théâtre. Un génie!»
The Village Voice, New York

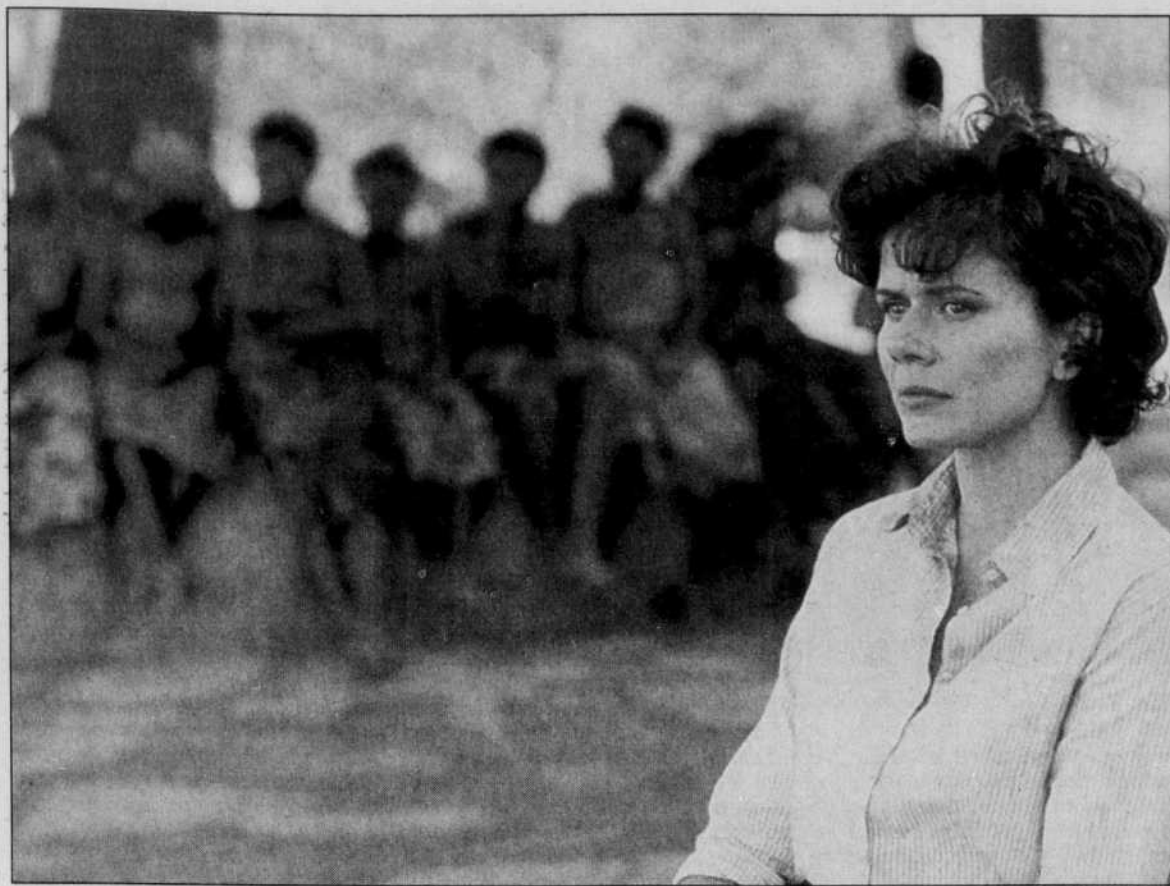
DÈS MERCREDI 10 SOIRS SEULEMENT

RONNIE BURKETT THEATRE OF MARIONNETTES (Calgary)

3 au 13 mai en vente maintenant • Usine C 521.4493
Admission 514.790-1245 ou 1.800.361.4595

LES ARTS

TÉLÉVISION



Marina Orsini dans le rôle du Dr Lucille Teasdale

SOURCE CTV

Le pari de l'émotion

Dr Lucille connaîtra sa première diffusion en anglais puisque le tournage a été effectué dans cette langue

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Cet automne, vous serez soumis à une grande campagne de promotion de la part de TVA, qui diffusera le très attendu *D'Lucille*, le film sur la vie de Lucille Teasdale avec Marina Orsini dans le rôle-titre.

Mais si vous désirez prendre un peu d'avance et voir vraiment à quoi ressemble cette production... rendez-vous demain soir sur CTV à 21h, alors que *D'Lucille* connaîtra sa première diffusion, en anglais, puisque le tournage a été effectué dans cette langue.

C'est la première fois semble-t-il que deux réseaux, CTV et TVA, s'associent pour lancer un «film de la semaine» conçu autant pour le marché anglophone que pour le marché francophone.

On se souvient peut-être que la vie de Lucille Teasdale devait d'abord faire l'objet d'une mini-série. La productrice, Francine Allaire, en avait vendu l'idée à Roger Frappier, qui devait développer une série de quatre heures en français. Le projet est tombé, et c'est le producteur Motion qui a repris les droits, se lançant dans la production d'un film tourné en anglais par George Mihalka (Marina Orsini se doublera elle-même pour la version francophone).

Motion coproduit le film avec la compagnie Ballistic Pictures d'Afrique du Sud (le film est d'ailleurs tourné dans ce pays, et non en Ouganda), en association avec trois réseaux, CTV, TVA et la RAI italienne. Le projet final a été réalisé au coût de 4,6 millions, un montant considérable au Canada pour un seul téléfilm.

CTV présente le film demain soir dans une case horaire de projets spéciaux intitulée Signature, où le réseau canadien-anglais avait proposé depuis deux ans deux autres projets, *Milgaard* ainsi que *The Sheldon Kennedy Story*. CTV investit six millions dans son programme Signature pour développer des «histoires canadiennes fortes» avec différents producteurs.

Si Lucille Teasdale est un nom plus populaire au Québec (alors qu'il y a 10 ou 20 ans son existence demeurait

totale inconnue de la population), le Canada anglais la connaît à peine, semble-t-il.

La diffusion du film coïncide donc avec une véritable campagne de promotion de type humanitaire destinée à faire connaître Mme Teasdale au reste du pays. Ainsi, une *Minute du Patrimoine* doit être lancée dans les cinémas à partir des scènes de tournage. Postes Canada émet un timbre commémoratif sur Lucille Teasdale, un documentaire doit être diffusé plus tard cette année sur la vie du couple Teasdale/Corti et le film sert également de levier pour une collecte de fonds au bénéfice de l'hôpital qu'ils ont fondé en Ouganda.

Des choix

Et alors, c'est comment, *D'Lucille*? Trois mots rapides pour résumer: c'est court. Et c'est très axé sur l'émotion.

Réduire le projet à un téléfilm de 90 minutes a imposé des choix douloureux et il a bien fallu couper court. À l'exception d'une petite séquence d'ouverture se situant en 1985, le film s'ouvre en 1959 à Montréal alors que Lucille Teasdale rêve de travailler comme chirurgienne mais se bute à l'hostilité des pouvoirs en place. Elle confie également dans la même séquence que sa propre mère a senti que «sa vie s'était arrêtée lorsqu'elle est née». Deux éléments très forts donc, un conflit social et un conflit familial, mais qui sont à peine esquissés.

Le récit se déplace rapidement en Italie, où le Dr Piero Corti, catholique fervent, rêve de transformer en un vrai hôpital une petite clinique tenue par des missionnaires italiens en pleine brousse au nord de l'Ouganda. La rencontre entre Lucille et Piero sera déterminante: il la convainc de venir l'aider comme chirurgienne pour trois mois.

À partir de ce moment, l'action se déroulera presque exclusivement en Ouganda, où l'on suit sur 30 ans, par des sauts de puce au-dessus des années, l'évolution d'un petit centre de 10 lits en un hôpital de 500 lits parmi les plus performants du pays.

Les artisans du film ont vraiment

fait le pari de l'émotion, ce qui devrait satisfaire un large public, et pour compenser la difficulté de résumer en si peu de temps une vie aussi riche le réalisateur déclare avoir voulu privilégier la «vérité émotionnelle». En ce sens, le pari est tenu.

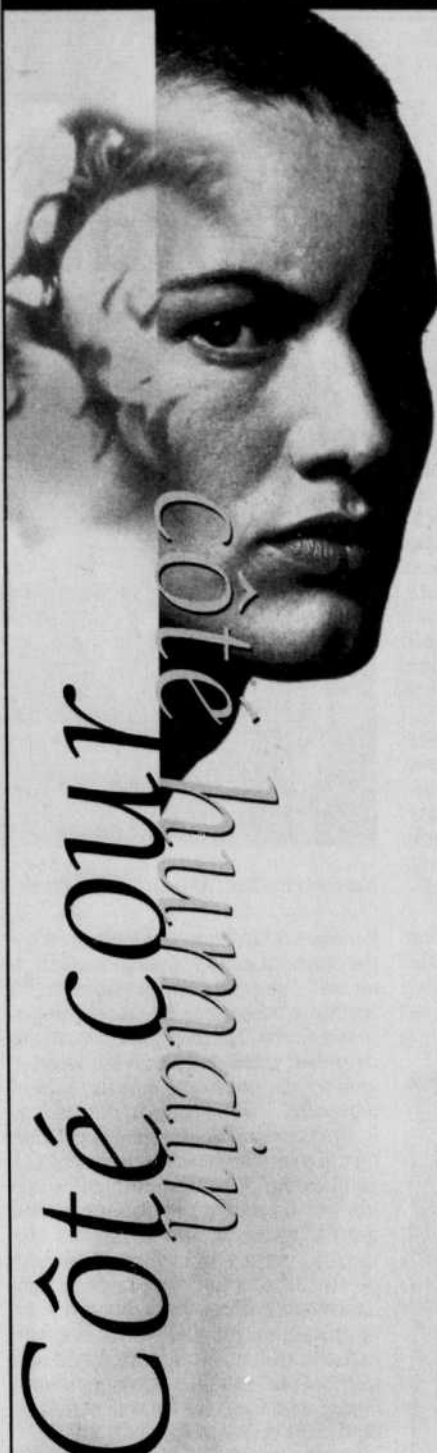
On a donc choisi d'illustrer des moments forts: par exemple, la naissance de l'histoire d'amour entre Lucille et Piero (et une lune de miel sous la tente, dans la savane, après un voyage dans une Coccinelle orange!), ou encore la tension sourde lorsque Idi Amin Dada prend le pouvoir et vient visiter l'hôpital (déclarant d'ailleurs qu'il aimerait que son armée soit aussi bien gérée), l'émotion lorsque la propre fille du couple doit être exilée en Italie pour sa sécurité, ou encore les nombreuses scènes d'intervention médicale où Lucille Teasdale effectue des prouesses.

Le film utilise force images naturelles exotiques en couleurs très chaudes. L'acteur Louis Gosset Jr y interprète le rôle d'un avocat ougandais ami du couple, qui lutte d'abord pour l'indépendance de son pays pour ensuite s'opposer au régime brutal d'Amin Dada (il s'agit d'un personnage inventé à partir de plusieurs personnalités réelles), mais son rôle demeure limité.

Le film est vraiment totalement centré sur le couple principal interprété par Marina Orsini et l'acteur italien Massimo Ghini, ce dernier jouant plutôt sobrement et sans trop de relief. Marina Orsini, par contre, y est très solide, livrant l'image d'une femme fière, pas toujours facile, une grande mince énergique qui fume des cigarettes à la chaîne et qui, d'abord le visage très ouvert, se transforme graduellement en une femme tendue et découragée, qui s'interroge sur les motivations d'un Dieu qui laisse les habitants de ce pays s'entretenir sans cesse, épuisée mais déterminée à continuer bien qu'elle se sache atteinte du sida après avoir été infectée lors d'une intervention chirurgicale.

D'Lucille/The Lucille Teasdale Story, dimanche 30 avril, 21h, CTV.

Abonnement à la série de 7 ou 5 spectacles ! Saison 2000-2001



Du 22 août au 16 septembre 2000

MAUDITE MACHINE — ABLA FARHOUD

Mise en scène :
Louise Laprade
Avec Nicole Leblanc.

Nicole Leblanc



Du 26 septembre au 21 octobre 2000

QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ? — EDWARD ALBEE

Traduction : Michel Tremblay
Mise en scène :
Martin Faucher

Avec Louise Marleau,
Raymond Cloutier,
Pascale Desrochers
et François-Étienne Paré.

Louise Marleau



Raymond Cloutier



Du 7 novembre au 2 décembre 2000

L'HEUREUX STRATAGÈME — MARIWAUX

Mise en scène :
François Barbeau

Avec Markita Boies,
Monique Spaziani,
Catherine Sénart,
Jean Petitclerc,
Gabriel Sabourin,
Jean Asselin,
Nicolas Canuel,
François Longpré
et Dominique Côté.

Markita Boies



Monique Spaziani



Du 12 décembre 2000 au 6 janvier 2001 (HORS ABONNEMENT)

AVEC LE TEMPS, CENT ANS DE CHANSONS

Conception et mise en scène :
Louise Forestier

Directeur musical et arrangements :
Jean-François Groulx

Musiciens :
Jean-François Groulx
et Jean-Bertrand Carbou

Avec Louise Forestier,
Albert Millaire, Kathleen Fortin, Lynda Johnson,
Hélène Major, Louis Gagné et Serge Postigo.

Louise Forestier



Albert Millaire



Du 23 janvier au 17 février 2001

INTÉRIEUR — MAURICE MAETERLINCK

Mise en scène : Denis Marleau

Avec Gabriel Gascon,
Gregory Hlady,
Pascale Montreuil,
Annie-J. Berthiaume,
Annik Hamel,...

Gabriel Gascon



Gregory Hlady



En collaboration
avec le Théâtre Ubu.

théâtre ubu

Du 6 au 31 mars 2001

VENECIA — JORGE ACCAME

Traduction : André Melançon

Mise en scène :
Guillermo de Andrea

Avec Kim Yaroshevskaya,
Linda Sorgini,
Marie-Chantal Perron,
François L'Écuyer,...

Kim Yaroshevskaya



Linda Sorgini



Du 17 avril au 12 mai 2001

LES FOURBERIES DE SCAPIN — MOLIERE

Mise en scène :

Jean-Louis Benoit

Avec Marcel Leboeuf,
Anne Dorval,
Isabelle Blais,
Claude Prégent,
Pierre Collin,
Guy Jodoin,
Roger La Rue,
Charles Lafortune,
Gina Couture,...

Marcel Leboeuf



Anne Dorval



Du 22 mai au 16 juin 2001

LA CHAMBRE BLEUE — DAVID HARE (Librement inspirée de *La Ronde* d'Arthur Schnitzler)

Traduction :

Serge Denoncourt
et Maryse Warda

Mise en scène :

Serge Denoncourt

Avec Pascale Desrochers
et Normand D'Amour.

Pascale Desrochers



Normand D'Amour



théâtre
du rideau
vert

Hydro
Québec
partenaire de saison

Téléphone : (514) 845-0267 Télécopieur : (514) 845-0712 Courriel : info@rideauvert.qc.ca Site Web : www.rideauvert.qc.ca

REPRISE EXCEPTIONNELLE POUR LA 3^E SAISON !

GRACE et GLORIA

« Toute la beauté de la vie ! »

Tom Ziegler

traduction : Michel Tremblay Mise en scène : Denise Filiatrault

Du 25 avril au 20 mai 2000

Linda Sorgini et Viola Léger

Une présentation de
BANQUE
NATIONALE

Assistance à
la mise en scène :
Carole Caouette

Concepteurs :
Guy Neveu,
Anne Duceppe,
Michel Beaulieu,
Larsen Lupien,
Jean-Marie Guay

théâtre
du rideau
vert

RESERVATIONS
514 844-1793
www.rideauvert.qc.ca

Omni

OMNIBUS
le corps du théâtre Présente

Beautés Divines

« Le plus important, d'un point de vue, c'est le corps humain. Que ça, en fait. Le tissu humain. » Sirius

Du 9 au 27 mai 20h30
du mardi au samedi

espace libre

1945 Fullum,
Métro Frontenac

Admission : 17 \$ Étudiants : 14\$
Réservations : 521-4191



LES ARTS

CINÉMA

Images du mal ordinaire

THE WAR ZONE

Réalisation: Tim Roth. Scénario: Alexander Stuart, d'après son roman du même nom. Avec Ray Winstone, Lara Belmont, Freddie Cunliffe, Tilda Swinton. Image: Seamus McGarvey. Musique: Simon Boswell. A Ex-Centris (version originale anglaise avec sous-titres français).

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Un concentré de violence familiale, marmite qui bouillonne puis dont le couvercle explose. Est-ce si étonnant que Tim Roth, l'acteur de *Reservoir Dogs* et de *Pulp Fiction*, sautant pour la première fois de l'autre côté de la caméra, signe un long métrage choc, profondément dérangeant, ayant l'inceste pour thème? La romance rosée n'a jamais été sa tasse de thé, lui qui carbure par nature aux extrêmes. Roth n'est pas de la distribution, mais il s'est choisi une sorte d'alter ego, très différent de lui physique-

ment, possédant toutefois la même violence rentrée; Ray Winstone, l'alcôlique du *Nil By Mouth* de Gary Oldman, ici descendu un cran plus bas dans l'abjection.

The War Zone, adapté du roman d'Alexander Stuart, trouvera sa concentration dramatique à travers le huis clos du cadre, maison britannique perdue dans le fond du Devon où une famille en apparence toute simple, dont la mère se prépare à accoucher, s'est installée après avoir quitté Londres, au grand dam du fils cadet Tom (Freddie Cunliffe) qui s'y ennuie ferme.

Tim Roth, qui a beaucoup joué aux États-Unis, apparaît, pour son premier long métrage, fortement marqué par l'influence du cinéma britannique. C'est cet hyper-réalisme, cette caméra de dénonciation, d'autant plus convaincante que le film se déroule en Angleterre.

La zone de guerre occupe l'espace qui devrait être dévolu à la zone de paix, le ventre même de la famille. C'est là que la montée émotionnelle se

Une scène du film *The War Zone*, de Tim Roth.

SOURCE BLACKWATCH

jouera, à deux temps, avec le papa apparemment sans reproches, aimant, attentif, mais qui, son fils le découvrira bientôt, abuse de sa fille de seize ans, Jessie (Lara Belmont); la main droite semblant ignorer ce que fait la main gauche, car confronté, à la fin, le père niera tout.

Ce film est d'autant plus éprouvant que le manichéisme n'a vraiment pas sa place ici. Ray Winstone sera à la fois ce bon père et cet infâme salaud qui sodomise sa fille. Jessie est une victime, certes, mais également une petite allumeuse qui use de ses charmes. Le fils godiche, boutonneux, inquisiteur, antipathique est aussi ce justicier qui arrêtera la main de son père. D'où le malaise du spectateur, confronté à la réalité du mal ordinaire davantage qu'à son icône diabolisée.

Le spectateur découvre les turpitudes paternelles à travers le regard de Tom. Regard ahuri, parfois abruti (l'acteur, un non-professionnel, ne dégage aucune aisance). Erreur de distribution? Pas sûr. Les anti-héros complexes au physique ingrat sont après tout plus répandus dans la vraie vie que les jolis cœurs. Mais cette porte rebatante est aussi celle de l'innocence où le public pénètre avec lui.

Tragédie totale que ce *War Zone*, frappant le public au ventre, à travers ce huis clos dont l'arrière-plan est douloureux et noir, mais les apparences sauves et riantes. Entre cette maman (Tilda Swinton) dévouée, cette jeune fille à la fois enfantine et délurée qui subit l'assaut de son père tout en provoquant aussi son frère, et le nouveau bébé, la dynamique étouffante, malsaine, se referme comme un

serpent qui se mord la queue. Le cadre suffoquant est cette maison perdue, mais aussi un bunker au bord de la mer où le père entraîne Jessie, sous le regard de Tom, lieux confinés hors du monde où rien ne vient distraire du drame en cours.

C'est Ray Winstone qui porte *The War Zone* sur ses épaules avec sa prestation double, presque schizophrénique, rendant son personnage d'autant plus terrifiant qu'il lui lègue ses côtés sympathiques, que le monstre est humain. Le film évoque un peu *Once Were Warriors* du Néo-Zélandais Lee Tamahori, en moins achevé tout de même. Le scénario de *The War Zone* comporte quelques passages à vide, des personnages volontairement inachevés, comme la maman réduite à son unique fonction familiale. Ici, les protagonistes ne possèdent pas de passé, juste des liens étroits dans leur nid tissé d'épines. Tilda Swinton, enveloppante et forte dans son rôle de mère, donne (avec Winstone) des assises à une distribution où des non-professionnels (les ados) la diluent un peu, sans faire perdre au film sa crédibilité pour autant.

Tim Roth ne s'est pas égaré en des chemins de traverse à travers *The War Zone*. Il a bien campé, bien construit, bien dénoué sa tragédie, avec l'aide de l'écrivain scénariste, mais aussi un flair de réalisateur qui ménage ses effets, colore sa pellicule de noir et de rouge en fin de parcours, n'offrant qu'un dénouement possible, la vengeance, qu'un foyer brisé, que des jeunes écorchées et un sentiment d'horreur livré en pâture à des spectateurs sous le choc.

Tim Roth
et le côté sombreODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Cet acteur possède un pan secret, quelque chose de sombre, qu'il dégage film après film, de *Pulp Fiction* au dernier Tornatore. Le Britannique Tim Roth a beaucoup tourné des deux côtés de l'Atlantique, tant pour Greenaway (*Le Cuisinier, le voleur, sa femme et son amant*) que pour Altman (*Vincent et Théo*), Stephen Frears (*The Hit*), Alan Clarke ou Quentin Tarantino.

Il a cette blessure, donc, qui le suit, perceptible à l'écran. On se demande pourquoi jusqu'à ce qu'il se révèle.

Son premier film, *The War Zone*, une adaptation du roman d'Alexander Stuart, aborde l'inceste. Joint au téléphone, il déclare d'entrée de jeu que l'inceste, il l'a connu dans sa chair d'enfant, se décrit comme une victime encore marquée par le coup. «*Alexander Stuart n'a pas connu directement l'inceste. Si le film est autobiographique, il l'est davantage pour moi que pour l'auteur. C'est relié à ce qui arriva durant mon enfance.*»

Le «coming out» de Tim Roth est frais. Depuis qu'il accorde des entrevues pour ce film, il en parle ouvertement, sans qu'on comprenne très bien s'il s'agissait ou non de son père.

À l'heure de tourner un premier long métrage (il en rêvait depuis des années mais n'osait faire le pas), Tim Roth a tout naturellement accroché sur l'adaptation du roman d'Alexander Stuart que lui proposait la produc-

trice Sarah Radclyffe. Parce que les choses étaient dites, durement, et que ça représentait un défi pour lui de rendre ces scènes en images, surtout en faisant jouer des adolescents. Et puis l'action se déroulait en Angleterre, dans son pays d'origine, ce qui lui permit de se baigner d'une atmosphère qui n'avait rien d'hollywoodienne.

Roth voulait travailler avec Ray Winstone, qui incarne le personnage du père dans *The War Zone*. «*C'est à lui que je dois ma vocation d'acteur. En 1979, je l'avais vu jouer dans Scum, d'Alan Clarke, une performance admirable qui m'a donné le coup de foudre pour le métier. En le dirigeant, je lui ai demandé de se diviser, d'incarner un rôle double de bon et de mauvais père, tel qu'il se voit et tel qu'il est.*»

«*Jouer dans mes propres films, pas question. Mon ego n'en a pas besoin. Je suis très bien servi par les autres de ce côté-là, merci. Ce qui me plaît surtout, en fait, et je répéterai l'expérience, c'est de travailler avec des non-professionnels. Les deux adolescents du film n'avaient jamais joué de leur vie. Cela apporte une fraîcheur, une spontanéité à leurs prestations.*»

On joint l'acteur devenu cinéaste au téléphone. Il est à Berlin sur la distribution du dernier film de Werner Herzog, *The Inconvertible*. Mais déjà il rêve au prochain film qu'il réalisera lui-même, ayant reçu la piquette de la direction à travers *The War Zone*. Défi de taille, puisqu'il adaptera rien de moins que le shakespearien *King Lear* dès l'année prochaine.

L'acteur devenu cinéaste, Tim Roth, lors du tournage de son premier film, *The War Zone*.

SOURCE BLACKWATCH

LE FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES PRÉSENTE
THÉÂTRES DU MONDE

«... l'une de ses plus belles réalisations. Peut-être la plus forte, la plus déchirante. La plus Brook [...] C'est le paradis du théâtre aux premières heures de la genèse.»
Le Monde

Le Costume

FRANCE

Rencontre avec
PETER BROOK
Mardi 2 mai à 12h
à la Maison Théâtre
Entrée gratuite

DE CAN THEMBA MISE EN SCÈNE PETER BROOK
C.I.C.T./Théâtre des Bouffes du Nord

3,4,5 mai à 20h30 et 6 mai à 16h et 20h30
MAISON THÉÂTRE 245, rue Ontario E.

El pecado que no se
puede nombrar
ARGENTINE

COMPLET!

D'APRÈS ROBERTO ARLT
MISE EN SCÈNE RICARDO BARTIS
El Sportivo Teatral

4,5,6 mai à 20h30 - 7 mai à 16h et 20h30
THÉÂTRE PROSPERO 1371, rue Ontario E.

Jet Lag
ÉTATS-UNIS

DE THE BUILDERS ASSOCIATION
ET DILLER+SCOFIDIO
MISE EN SCÈNE MARIANNE WEEMS

23,24,25,26 mai à 20h30
USINE C 1345, av. Lalonde

billetterie
Articulée
300, de Maisonneuve Est
844-2172

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

Pour en savoir plus:
www.fta.qc.ca

FTA



Dans le cadre de son
Volet international
La Maison Théâtre
présente

L'Attrape-souris

L'accalappiatopi

Une création du Teatro delle Briciole

Texte : Marina Allegri

librement inspiré du conte *Le fife de Hamelin*
de l'auteure russe Marina Cvetava

Mise en scène : Maurizio Bercini

Distribution : Alberto Branca
Monica Bianchi
Giulio De Leo
Piergiorgio Gallicani
Marcello Lumaca

Du 21 au 30 avril 2000

Billets en vente

(514) 288-7211

ou 514 790-1245
1 800 361-4595

âge minimum recommandé
4
à 8 ans

La Maison
Théâtre

245, rue Ontario Est
Metro Berri-UQAM
Metro Sherbrooke

1999-2000

exils



AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

3900, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL

BILLETTERIE : 514.282.3900

UNE CRÉATION DU THÉÂTRE DE
LA VIEILLE 17, DU THÉÂTRE L'ESCAQUETTE ET DU
THÉÂTRE SORTIE DE SECOURS

texte : ROBERT BELLEFEUILLE et PHILIPPE SOLDEVILA

mise en scène : PHILIPPE SOLDEVILA

dramaturge et assistance à la mise en scène : MARCIA BABINEAU

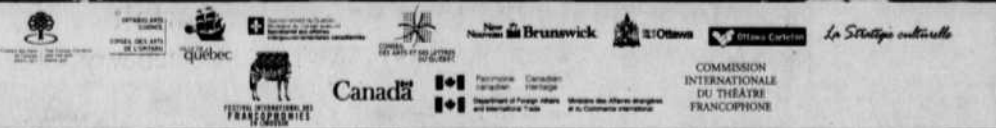
«Le public charmé par Exils» SYLVIE MOUSSEAU, L'ACADIE NOUVELLE - Moncton

«La pièce dépeint la mosaïque canadienne en 100 minutes d'humour» JEAN-ST-HILAIRE LE SOLEIL - Québec

«Exils : un succès sans frontières» CAROLINE BARRIÈRE LE DROIT - Ottawa

«Vitesse, gags, logique dramatique d'un théâtre hautement scénarisé, en forme de boulevard socio-culturel.» JEAN-LOUIS PERRIER LE MONDE - Paris

du
19
AVRIL
au
06
MAI
2000



LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

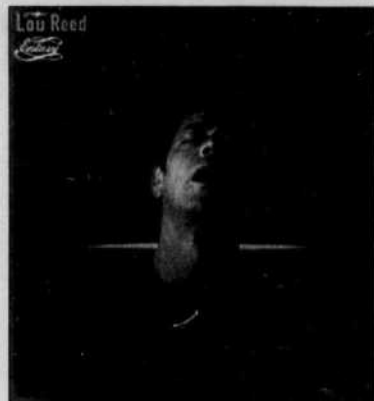
ROCK

ECSTASY

Lou Reed
Reprise/3am (Warner)

La dernière fois que nous croisons le chemin du bon Lou, le plus sombre, le plus lucide et le plus exigeant des chanteurs de rock, il était un homme heureux. Mieux, amoureux (de Laurie Anderson). *Set The Twilight Reeling*, paru en 1996, était l'album d'espoir qu'on n'attendait plus de Lou Reed, où l'irréductible New-Yorkais tendait littéralement la main au bonheur: «*I want a trade in / A 14th chance at this life / I've met a woman with a thousand faces / And I want to make her my wife*» (*Trade In*).

Depuis, il y eut un enregistrement public (*Perfect Night Live In London*, en 1998) et enfin, maintenant, quatorze nouveaux titres chapeautés d'un titre évocateur: *Ecstasy*. Lou Reed exagère l'amour? Faudrait pas exagérer. L'emploi est évidemment ironique: l'extase, pour notre implacable réaliste, est un mythe. Quelque chose qu'on perd au moment même où on croit l'atteindre: «*They call you ecstasy / Nothing ever sticks to you / Not Velcro not Scotch tape / Not my arms dipped in glue / Not if I wrap*



myself in nylon» (*Ecstasy*). L'amour, l'harmonie, constate-t-il avec tristesse pour y avoir vraiment cru, ne sont pas des états stables: «*Saddening to leave this way — to leave it all in tatters*» (*Tatters*).

Cela établi, Lou Reed nous fait un autre album de Lou Reed. Dur, dur. Où il nous détaille en portraits crus de nouveaux personnages sans issue, tel le parricide de *Rock Minuet*: «*He dreamt that his father was sunk to his knees / His leather belt tied so tight that it was hard to breathe / And the studs from his jacket were as cold as a breeze / As he danced to a rock minuet*». *Like A Possum, Future Farmers Of America* sont de la même eau d'égout, renouant avec l'habituel univers de paumés, de putes et de paranos. C'est tout

juste si on n'est pas content de replonger dans la fange: c'est de là que sortent les meilleures chansons de Lou Reed. Ce qui est quand même incroyable: avec le même vieux stock d'accords de guitare électrique, Reed décante une fois de plus de pures beautés de rock minimal. Avec des cuivres soul ça et là, un saupoudrage de claviers, mais généralement rien d'autre que lui-même, son phrasé mi-chanté mi-parlé, ses grattages solitaires et son désespoir renouvelé. Curieusement, on est rassuré. Lou Reed va moins bien, tant mieux: c'est qu'il y a encore à faire.

Sylvain Cormier

THE BBC SESSIONS

The Small Faces
BBC Music (True North)

SHADES OF DEEP PURPLE
THE BOOK OF TALIESYN

DEEP PURPLE

Deep Purple
Spitfire Masters Series (EMI)

On imagine la scène dans les studios de la BBC, un matin de 1966. Les techniciens et ingénieurs de son en chienne blanche, la coupe militaire de rigueur, l'ambiance labo de chimie. Et ce groupe de chevelus qui débarque,

ces jeunes dandys plus ou moins endormis et plus ou moins arrogants, forcément imbus de leur vedettariat naissant, graines de délinquants juvéniles qui jouent si fort que les amplis grésillent et les aiguilles tapent dans le rouge. On sent d'ici la froideur de l'accueil: «*Well, gentlemen, shall we begin? The clock is ticking, you know*».

C'est ainsi que les choses se passaient lorsqu'un groupe pop participait à l'une des (rares) émissions de musique pour jeunes de la très sérieuse British Broadcasting Corporation. D'un côté de la vitre, les techniciens habitués aux orchestres symphoniques; de l'autre, les groupes qui s'envoyaient des rasades de tord-boyaux dans les W.C. pour retrouver un zeste d'ambiance des spectacles. Criant contraste. Et pourtant, quelque 30-35 ans plus tard, on écoute les bandes survivantes de ces traumatisantes séances et on conclut: formidable! L'adversité, faut-il croire, est mère de l'effort. Le contexte frigorifiant était finalement bénéfique pour ces bandes d'indisciplinés: les groupes jouaient plus serré, obligés de se dépasser pour la bonne cause.

Paraissent ces jours-ci quelques probants exemples de tels matins glauques et productifs. La compagnie de disques canadienne True North lance en licence *Small Faces - The BBC Sessions*, un plein compact des passages à la radio d'Etat du groupe-prototype du mouvement Mod (les «*dedicated followers of fashion*» que décrit si bien Ray Davies des Kinks). Pour tout dire, les Small Faces, c'étaient les Who juniors, moins fous dangereux mais tout aussi épris de rhythm'n'blues américain. Et comme les Who, leur répertoire de versions dynamiques (*Shake, Baby Don't You Do It*) fit rapidement place au matériel original (*Hey Girl, All Or Nothing*), pareillement énergique mais plus typiquement pop: la progression est idéalement représentée par les 15 titres (et deux entrevues) de la compilation, qui couvrent les quatre années d'activité du groupe, de 1965 à 1968.

Les trois albums de Deep Purple sont en fait des rééditions remixées de vinyles existants, augmentés de

cinq titres par disque, suppléments qui proviennent majoritairement d'émissions de la BBC. Il y a d'autres disques dans la série, mais je préfère franchement ces trois-là, moins célébrés que les *Deep Purple In Rock* et *Machine Head* de la grande période métallurgique mais nettement plus rigolos à cause du psychédélique ambiant, saine orgie de solos de guitare et d'orgue dont il y a tout à fait lieu de se régaler aujourd'hui. J'aime tout particulièrement la version très, très lente du *Help!* des Beatles, ou la reprise de *Hey Joe* pour l'émission *Top Gear*, jouée sans gêne après celle, définitive et intimidante, de Jimi Hendrix Experience. Joli culot. On se demande ce que les techniciens de la BBC en pensèrent à l'heure du thé. Une fois les boules Quies enlevées.

S. C.

FIGURE 8

Elliott Smith
(Dreamworks/Universal)

Elliott Smith est sans contredit l'un des auteurs-compositeurs les plus doués de sa génération. Avec ce cinquième album, il reprend là où *XO* se terminait. De grandes mélodies à la mesure de son talent exceptionnel. Comment fait-il pour séduire à ce point avec ces chansons qu'on jurerait avoir déjà entendues? On ne demande pas à Elliott Smith d'innover mais plutôt de suivre à sa façon le chemin déjà tracé par des maîtres tels George Harrison, Elvis Costello ou Alex Chilton. Sous l'œil attentif de Tom Rothrock et de nouveaux collaborateurs, dont Jon Brion, Smith peaufine son art de l'écriture sur *Figure 8*. Depuis *Needle in the Hay* jusqu'à *Between the Bars*, il est remarquable de voir à quel point les histoires mélancoliques de Smith ont gagné en profondeur. Même si les pièces ne possèdent plus cette spontanéité très brute des débuts, la finesse des arrangements n'a rien d'artificiel. Au contraire, des compositions récentes comme *Everything Reminds me of Her* ou *LA* proposent davantage de nuances. Par moments, le folk de Smith se lance à la poursuite de quelques abandons plus country ou résolument rock. Qui peut actuellement se vanter d'écrire quelque chose d'aussi simple et évocateur que *Son of Sam*? Voilà une autre fort belle réussite.

David Cantin

THE VIRGIN SUICIDES

Air
(Source/Virgin)

Tel un pont entre l'excellent *Moon Safari* et un deuxième album officiel

à paraître plus tard cette année, Air propose sur *The Virgin Suicides* une œuvre aussi rigoureuse qu'autonome. Ainsi, la trame sonore du premier film de Sofia Coppola n'a rien d'un projet mineur et sans lendemain. Au contraire, les ambiances électroniques de Jean-Benoît Dunkel et Nicolas Godin gagnent en subtilité. Bien sûr, l'influence de Morricone ou de Michel Colombier se fait sentir, mais toujours de manière intelligente. On pense à cette tristesse planante qui enrobe chacune des pièces comme s'il s'agissait d'un lien indissociable. On écoute d'ailleurs *The Virgin Suicides* pour cette osmose sonore qui permet au passé de devenir un signe du présent. Avec une finesse extrême, ces Français n'ont rien perdu de leur naïveté qui subjuguait dès les premières écoutes de *Moon Safari*. On apprivoise facilement l'univers musical d'Air sans toutefois s'en lasser de façon injuste. Les détails n'en finissent plus d'apparaître, grâce à la distance des thèmes et des contrepoints. On n'imaginait guère ces espions être d'aussi subtils arrangeurs. Si l'on se fie au résultat de cette bande sonore, Air a devant lui un avenir des plus prometteurs. Une expérience musicale savante et délicate.

D. C.

JAZZ

PRIME DIRECTIVE

Dave Holland
Étiquette ECM

Dave Holland est un grand contrebassiste. Cela ne fait aucun doute. Il est fluide, précis... il a tout pour lui. Depuis qu'il est lié avec l'étiquette ECM, Holland a signé son lot de bons moments musicaux. On pense à cette «conférence avec les oiseaux» des années 70, à cet album solo au début des années 80, à différents albums avec John Surman, sans oublier ceux avec Anouar Brahem.

On ne peut pas en dire autant de son groupe régulier. Celui-ci, un quintette, comprend Chris Potter aux saxophones, Robun Eubanks au trombone, Steve Nelson au vibraphone et Billy Kilson à la batterie. Avec ces gentlemen, au demeurant bons musiciens, le contrebassiste d'origine britannique a réalisé plusieurs albums. À chaque écoute de ceux-ci, on a oscillé entre le bof et les bras croisés.

Le dernier ne fait pas exception. C'est bof et bras croisés. C'est plat, pas «platte», mais bel et bien plat. C'est bien produit, il va sans dire. Mais bon... C'est ennuyeux.

Serge Truffaut

VOIR PAGE B 7: JAZZ

Sélection officielle
Festival de Sundance
Festival de Berlin
Festival de Cannes

«DE TOUS LES FILMS QUE J'AI
VUS AU FESTIVAL DU FILM DE
SUNDANCE, LE MEILLEUR EST
DÉFINITIVEMENT THE WAR ZONE!»
— Roger Ebert, CHICAGO SUN-TIMES

«UN FILM D'UN POUVOIR OBSÉDANT!»
— Janet Maslin, THE NEW YORK TIMES

RAY WINSTONE LARA BELMONT FREDDIE CUNLIFFE TILDA SWINTON

the War Zone

Un film réalisé par Tim Roth

Blackwatch Distribution ex Centris

Version originale anglaise sous-titres français
Tous les jours: 14h00 - 16h20 - 19h00 - 21h20

3536, boul. St-Laurent
Billetterie: (514) 847-2206

www.warzone-themovie.com

GAGNANT OSCAR
MEILLEUR FILM ÉTRANGER
(GAGNANT DE 26 PRIX INTERNATIONAUX)

«LE MEILLEUR
FILM DE L'ANNÉE!»
— TIME MAGAZINE

TOUT SUR
MA MÈRE

Un film de PEDRO ALMODÓVAR

Blackwatch Distribution ex Centris

VERSION FRANÇAISE
CINÉPLEX ODEON
COMPLEXE DES JARDINS
F.A.B. GREENFIELD PARK

BOUCHERVILLE

www.sonyclassics.com



le samedi
29 avril 2000

**journée internationale
de la danse**

AUJOURD'HUI!

activités gratuites
volet famille JEUNESSE

De 13h à 16h au MUSEE 2111, boulevard Saint-Laurent (métro Saint-Laurent)

Qu'est-ce qui bouge, danse et dépense des trésors d'énergie créative? Les enfants et les jeunes bien sûr! Et les danseurs! Ils se rencontrent grâce à ce nouveau volet qui vous propose des échanges avec les artistes et des extraits de spectacles destinés au jeune public avec *Sursaut, Sinha Danse, Le Carré des Lombes, Mireille Leblanc, Bouge de là* et *Mélanie Demers*.

Plus! Une centaine de jeunes danseurs de 9 à 20 ans chaufferont les planches dans un kaléidoscope de styles. Participants: Collège Charles-Lemoyne, École de danse Louise Lapiere, LADMI (Les Ateliers de danse moderne de Montréal Inc.), École supérieure de danse du Québec, Polyvalente Lucien-Pagé et le Ballet folklorique Kollasuyo!

volet portes ouvertes

Les Ateliers de danse moderne de Montréal
372, rue Saint-Catherine Ouest
9h30 à 11h: observez ou participez à une classe de danse
11h15 à 12h15: Quand les souvenirs nous rattrapent au galop de Jean-Pierre Mondor

Atelier de conscience corporelle avec Benoît Lachambre
2019, rue Moreau #202 - code 410 (métro Préfontaine)
13h à 15h

Circuit Est / Louise Bédard Danse
1881, rue Saint-André, Studio A (métro Boni-JGAM)
14h - Urbana Box, je n'imagine rien

Danse Cité
840, rue Cherrier (Agora de la danse, métro Sherbrooke)
13h à 14h - Eau forte et noir d'Wéne Blackburn

Piscine-théâtre de l'UQAM
640, rue Cherrier
10h à 12h - Essais chorégraphiques des étudiants du programme de danse de l'UQAM - activité parascolaire

Studio de la Tarentule
3655, boul. Saint-Laurent, #406 (métro Sherbrooke)

17h à 19h - Chorégraphies de Kha Nguyen, Héloïse Rémy et Katie Ward

Studio Flak / José Navas
486, rue Saint-Catherine Ouest, #300 (métro Place des Arts)
13h à 16h - Chorégraphies d'une dizaine d'artistes de la relève

Studio Nyata Nyata
4374, boul. Saint-Laurent, 3^e (métro Mont-Royal)
13h à 16h - Atelier de danse africaine contemporaine

Tangente
640, rue Cherrier (Agora de la danse, métro Sherbrooke)
15h à 16h30 - 3 Centauremachie 4 d'Emmanuel Joutte de Danse Carpe Diem

plus...
Présentation publique de l'Atelier chorégraphique des Grands Ballets canadiens de Montréal
2550, rue Ontario Est
Maison de la culture Frontenac
20h - À suivre

entrée libre
bal dingue

À compter de 20h30

Une fête de clôture frivole et insolite qui vous entraînera pieds par dessus tête!
Chorégraphie par le public pour deux danseurs professionnels, Sonya Stefan et Yves St-Pierre (animation: Sophie Michaud).
Danse en ligne country avec le Club Bolo.
L'ensemble folklorique hongrois Bokréta.
Cocktail chorégraphique avec Les P'tites Géantes, Nancy Leduc, Sinha Danse, Rae Boway et Martin Trudel à la guitare.
La Fanfare Pourpour et DJ Pocket!

MUSEE 2111, boulevard Saint-Laurent (métro Saint-Laurent)
PRIX DE PRÉSENCE: des billets de spectacle!

Info ArtsBell
514-790-ARTS
1-800-203-ARTS
www.infoarts.net

Organisé à Montréal par: Association québécoise des études cinématographiques (AQEC)

Du cinéma et des restes urbains
Cinema and Urban Remains

Du cinéma et des restes urbains, un événement culturel interdisciplinaire destiné à tous les publics pour voir, penser, explorer, débattre et expérimenter les rapports entre le cinéma et la ville. Venez découvrir Montréal autrement et célébrer sa rencontre avec le cinéma, en participant aux nombreuses activités proposées:

Festival de films:
LA VILLE AU CINÉMA (films et vidéo)
Regards sur les villes du monde: Wenders, Tati, Fellini, Godard, Manon Briand, Bertrand Tavernier, Alain Cavalier, Robert Bober, Robert Morin, Gianni Toti.
Cinéma québécois. Du 5 au 13 mai à 19h, 19h30 et 21h.

Créations et Cité virtuelle:
Des œuvres originales conçues pour l'événement et un site internet de référence. "Cité virtuelle": un autre lieu de rencontre pour explorer et découvrir les multiples possibilités du dialogue entre la ville et le cinéma.
http://restesurbains.sat.qc.ca
E-mail: restes.urbains@uqam.ca

Projections multimédias:
BLADE RUNNER: DU FILM AU JEU
Un jeu vidéo projeté comme un film mais se déroulant selon les choix des spectateurs-joueurs.
Agora de la Cinéma québécoise. Du 5 au 12 mai, de 18h à 22h.

Intervention en milieu urbain
Diffusion sur vitrines des films "Smithfield" de M. Lewis et "Visite du Port" présenté par K. Solomoukha et R. Gallard.
Centre de diffusion de l'UQAM (405 Ste-Catherine Est).
Du 5 au 14 mai, de 20h à 24h.

Organisé par l'Association québécoise des études cinématographiques (AQEC)

Partenaires: gersé, UQAM, QUARTIER d'été, GRAFICS, MUSEE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL, Québec, Québec, Québec, STCQ, Patrimoine canadien, Canadian Heritage, Conseil général des États-Unis, LE DEVOIR, Radio-Canada, Société québécoise des études théâtrales.

Débats publics:
MONTREAL, UNE VILLE TRANSFORMÉE PAR LE CINÉMA
Les différents enjeux actuels de la transformation de Montréal en centre de production cinématographique.
Écomusée du Fier-Monde (2050, rue Amherst).
Le 14 mai, de 13h à 17h.

Colloque international:
DU CINÉMA ET DES RESTES URBAINS
Conférences de spécialistes internationales sur les rapports entre ville et cinéma: G. Adamczyk, A. Costa, G. Bellavance, E. Dimendberg, J. Müller, F. Jost, A. Médam, I. Joseph, M.C. Boyer, A. Friedberg, W. Moser, H. Reeh.
Musée d'art contemporain. Du 10 au 13 mai.

Expositions:
IMAGES DE VILLE - VILLE D'IMAGES
Montréal, lieux de tournages d'hier à aujourd'hui.
Cinéma québécois. Du 10 au 25 mai.

THÉÂTRE, CINÉMA ET RESTES URBAINS
Montréal, les premières salles de spectacle: 1896-1921.
Théâtre National (1150, rue Ste-Catherine Est).
Du 11 mai au 25 juin.

DU 05 AU 14 MAI 2000
INFOS: 887-3000 (poste 5640) - http://restesurbains.sat.qc.ca

ARTS

DISQUES CLASSIQUES

JAZZ

SUITE DE LA PAGE B 6

ANTHEM

D. D. Jackson
BMG/RCA Victor

Pianiste énergique, dynamique, héritier direct de Don Pullen, D. D. Jackson s'est taillé une sacrée réputation auprès de la phalange dure du jazz. Il joue régulièrement avec David Murray, Hamiet Bluiett et autres. En leur compagnie, il a d'ailleurs enregistré de bons albums sur l'étiquette mont-réalaise Justin Time.

Depuis qu'il s'est installé à New York, il a signé un contrat avec une grosse maison, une grosse machine. Il s'agit de BMG/RCA Victor. Sur ce label, il propose *Anthem*. Un album confectionné en compagnie de James Carter aux saxophones, de Jack DeJohnette à la batterie, de Richard Bona à la basse, de Christian Howes au violon et de Mino Cinelu aux percussions.

Puis? Eh bien les enfants, c'est pas terrible. On a l'impression que le petit s'est fait avoir par la grosse machine. On a le sentiment que la grosse maison s'est dit: on va lui ordonner de faire de la fusion, histoire de faire ce jazz qui passe sur les ondes du réseau radio NCA. Ce jazz soporifique, ce jazz fait surtout pour ne pas déranger. Bref, D. D. Jackson fait l'ambiance. Le hic, c'est que bourré de talent comme il est, il est fait pour l'énergie. Pour ébranler, secouer les colonnes du temple. *Anthem*, c'est le deuxième bof de la semaine.

S. T.

THE BEST OF

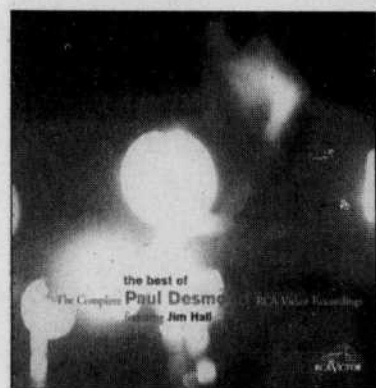
Paul Desmond
RCA Victor

Paul Desmond est l'archétype du musicien à côté duquel on passe. A cause de *Take Five* de Dave Brubeck et de productions mal foutues parce que noyées dans les sanglots longs de violons sirupeux, on n'a jamais reconnu à Desmond ce qui revenait à Desmond. De que-cé? Il est un grand altiste du jazz. Un des plus grands. Il est en tout cas celui qui a le son le plus pur.

Pour notre bonheur, RCA vient de sortir une compilation d'enregistrements réalisés à la fin des années 50 et au début des années 60 en compagnie de Jim Hall à la guitare, de Percy Heath à la contrebasse, de Connie Kay à la batterie et de plusieurs autres.

Avec eux, il a gravé *My Funny Valentine*, *Nancy, Ten, When Joanna Loved Me*, *Body And Soul* et d'autres petites merveilles. S'attachant toujours à ciseler la note au plus près, Desmond fait notre bonheur.

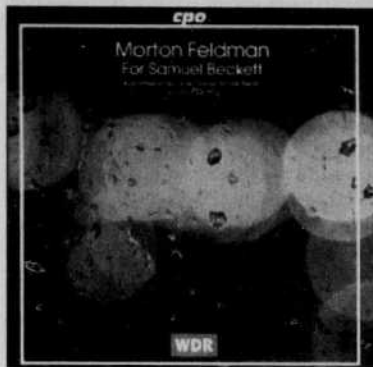
S. T.



FRANÇOIS TOUSIGNANT

MORTON FELDMAN

Morton Feldman: *For Samuel Beckett* (1987), pour ensemble de chambre. Kammerensemble Neue Musik Berlin (ensemble de chambre de nouvelle musique de Berlin), dir. Roland Kluttig. Durée: 43 min 17. cpo 999647-2



Morton Feldman (1926-1987) fait partie de ces musiciens américains ayant gravité avec originalité dans les milieux new-yorkais de la peinture abstraite, de la danse contemporaine et de la philosophie de John Cage. Pas de la musique européenne; hormis une grande impression qu'à exercée sur lui la musique de Webern ou, à un moindre titre, celle de Varèse, les influences sont à trouver ailleurs. Ainsi, pour bien camper ce *For Samuel Beckett*, gardons en mémoire quelques-uns des *Mobiles* de Calder, gigantesques comme miniatures.

Feldman est en soi un paradoxe. Stature d'ogre imposante, il se mettait au piano pour jouer ses pièces — toujours longues, de plus en plus longues vers la fin de sa vie — dans un registre dynamique discret qui n'excède que rarement la nuance piano. Deux choses l'intéressaient au plus haut point.

D'abord, la souplesse rythmique. Ayant en horreur la carrure de la notation traditionnelle, qu'il ne jugeait pas assez subtile pour ses idées, il a inventé des «écritures» proportionnelles, la notation graphique, méthodes où les sons ne sont plus fixés sur une portée mais approximativement dans l'espace de la feuille, le vertical représentant la hauteur, l'horizontal le déploiement dans le temps.

Ensuite, une fascination pour faire vivre un même objet avec différentes lumières, proposant un canevas que les interprètes modulent malgré un retour au solfège traditionnel dans lequel, si la hauteur est fixée, des variations de durée sont souvent encouragées. C'est exactement le cas de cette musique *For Samuel Beckett* (pour Samuel Beckett), l'avant-dernière partition qu'il ait achevée.

C'est une musique d'univers clos. Dès le premier accord, tout est entendu. Ici, je reprends mon image du mobile. On le saisit d'emblée dans l'espace qu'il délimite avec ses perches, cordes et pendules. Puis, comme la musique, on se rend compte que cela bouge. Pas toujours au même rythme, selon différents axes, soulignant à tel moment tel aspect, devenant parfois presque totalement autre, mais toujours le même. Dans son unicité, le mobile est pourtant pluriel et par notre perception et par son mouvement propre.

Voilà une belle comparaison pour les quelques quarante minutes de contemplation raffinée et intelligente que procure cet enregistrement. Une note est associée à un timbre, ou un complexe de timbre. Parfois un instrument (non, j'y tiens: un timbre tant la couleur est importante) change de hauteur aussi imperceptiblement que dans la troisième pièce de l'opus 16 de Schoenberg, dans la musique atmosphérique de Ligeti ou dans la tannique *Stimmung* de Stockhausen. Léger frisson de l'ombre d'un objet sur

un autre ou encore soudain rai de soleil qui entre par un interstice.

Soudain, cela s'anime un (tout petit) peu plus comme sous l'effet d'un léger et inattendu courant d'air; ou encore, cela ralentit. Cela s'assombrit, s'éclaire parfois, mais pas trop souvent: cette partition est en effet assez noire — le titre ne nous guide d'ailleurs pas vers la gaieté primesautière.

Alors, dans la prise de son neutre judicieusement employée par les techniciens de la WDR (radio ouest-allemande) de Cologne, avec une sorte de détachement face à l'expressivité de l'événement, les musiciens arrivent à un état poétique statique d'une beauté qui non seulement aspire au sublime méditatif, mais le fait ardemment sentir. Comme dans le mobile, on veut entendre, en paix, toutes les facettes potentielles de la pièce.

Si chaque élément est important, chargé d'un poids — physique et musical — bien dosé, c'est l'imperceptible «mouvement» de tout cela qui crée l'émotion. Rien de romantique là-dedans: on n'admire pas Calder comme Delacroix, ni Shakespeare comme Beckett. C'est à une exploration de ces autres facettes d'une même émotion que convie Feldman. Avec succès dans ce cas-ci. Un disque à vous mettre un soir, peut-être un peu las, mais totalement disponible au temps que requiert la découverte d'une beauté aussi originale que prenante et vraie.

Les «critiquailloux» trouveront bien que quarante-trois minutes de musique sur un disque, c'est un peu chiche. La compagnie cpo a pensé à tout: l'enregistrement est offert à prix réduit pour tenir compte de cela (comme c'est une importation, c'est tout de même un peu plus cher qu'un produit Naxos). Cela dit, une fois entré dans cet univers, quand arrive la fin, on aimerait qu'il dure l'éternité. Notre mémoire musicale s'en charge avec bonheur.

SATIE -

THE FOUR-HANDED PIANO

Erik Satie: *Trois Morceaux en forme de poire*, *Parade*, *La Belle Excentrique*, *Aperçus désagréables*, *En habit de cheval*, et *Trois Petites Pièces montées*, pour piano quatre mains.

Troisième Sarabande, Désespoir agréable, et *Songe-Creux*, pour piano seul; *Choses vues à droites et à gauche* (sans lunettes), pour violon et piano. Pascal Rogé et Jean-Philippe Collard, piano; Chantal Juillet, violon. Durée: 63 min 50. Decca 455 401-2

Wagner, quand on lui reprocha après *Tristan* de ne pas savoir manier le contrepoint, écrivit *Les Maîtres Chanteurs*, une apologie du style polyphonique. Satie, alors qu'un acadé-

cien français s'indigna de ce que sa musique n'eût point de forme, composa ses *Trois Pièces en forme de poires* en superbe réponse. L'ânerie d'une certaine critique sait donc produire des effets remarquables qui, par le ricochet de leur excellence, la font malgré elle passer à la petite histoire. Si Satie n'est pas Wagner, ces deux compositeurs partagent au moins le même sort: pas de tiédeurs de la part du public. Soit on adhère et on adore, soit on est si horrifié qu'on exècre quasi sans merci.

Le programme de cet enregistrement va ravir ceux qui goûtent l'humour de Satie et son certain goût pour la critique sonore du style de salon. Avant de parler du répertoire plus connu, on trouve ici une curiosité: les *Choses vues à droites et à gauche* (sans lunettes), pour violon et piano. De la typique musique d'ameublement qui manie fort habilement certaines techniques impressionnistes, baroques et salonnardes, sorte de clin d'œil aux pochards distingués.

L'humour (au degré que vous désirez lui consentir car avec Satie, la subtilité se cache souvent derrière un vernis volontairement grossier ou gauche, comme on disait de Van Gogh qu'il ne savait pas peindre), l'humour donc est présent sur ce disque. Pas uniquement lui cependant.

Les deux pianistes prennent le parti de «démontrer» que, malgré tout, il faut rendre à César son dû et que Satie savait créer des climats plus sérieux et penser des musiques plus denses que la simple entourloupette de calembour sonore un peu facile. Cela rend le disque agréable autant qu'intéressant; on est à des lieues de la complaisance avec laquelle on tient à interpréter ces pièces.

Autre surprise: dégarnie de ses effets caractéristiques (bouteillophone, machine à écrire et sirène) — et de ses gaucheries bien réelles d'orchestration —, la musique de *Parade* accède ici à sorte de presque dignité qui change un peu de l'habituelle bouffonnerie superficielle dans laquelle on aime trop la limiter. Étaïl donc temps que des interprètes se mette à prendre Satie non pas au sérieux, mais à repenser sérieusement sa musique? À se donner la peine de bien écouter, on commence à en convenir. Pas trop savamment tout de même.

EIGHT SEASONS

Antonio Vivaldi: *Les Quatre Saisons* (RV 269, 315, 293 et 297). Astor Piazzola: *Cuatro estaciones porteñas* (Quatre saisons de Buenos Aires). Gidon Kremer, violon; Kremerata Baltica. Durée: 63 min 56. Nonesuch 79568-2

Gidon Kremer poursuit ses explorations à la gouverne de sa Kremerata



Baltica. Après avoir foncé dans les musiques baltes moins connues, contemporaines ou non, maîtrisé le répertoire standard de concertos et de musique de chambre, nous avons fasciné par sa manière de faire le tango, il tente ici une audacieuse combinaison. Les huit saisons du titre sont en fait l'addition des quatre concertos éponymes de Vivaldi avec les quatre pièces que l'Argentin Astor Piazzola, maître du tango, a composées, portant le même nom et s'inspirant assez directement du chef-d'œuvre baroque. Les résultats est... baroque, justement.

Les œuvres de Piazzola, tout en citant Vivaldi, restent bien ancrées dans un style d'écriture autre que celui de l'instigateur. Le problème, pour l'interprète qui veut combiner cela en un tout cohérent qui soit plus qu'une juxtaposition sympathique de numéros de catalogue, reste de montrer qu'en dehors des anecdotes se cache une unité de ton, voire une parenté de style. Il faut donc que son jeu soit assez souple pour se mouler aux impératifs de l'une et l'autre esthétiques, et aussi son intelligence doit lui permettre d'user d'éléments techniques de jeu qui se retrouvent chez l'un comme chez l'autre; voire transposer des éléments esthétiques de Vivaldi à Piazzola et vice versa.

Toute une gageure, qui, si je vous en parle, est remportée haut la main tant par le soliste Kremer, le directeur artistique Kremer, que tous les membres de l'ensemble.

L'originalité n'est jamais gratuite et si tel effet semble déranger, sa juxtaposition avec son pendant en autre contexte vient le légitimer artistiquement. Encore une fois, le diable Kremer réussit à opérer magiquement la mutation de l'interprète en compositeur. Si l'un et l'autre des corpus existent de plein droit, l'amalgame qu'en propose Kremer demande qu'on s'y intéresse comme une chose en soi, avec sa propre personnalité et ses propres exigences. Le résultat est aussi amusant que stimulant. Si on peut «regretter» une quelconque absence de tendresse, les sursauts d'énergie et les débordements d'imagination y pallient plus que largement. Le disque ne s'avère pas essentiel? Serait-ce donc la qualité nécessaire à son existence? Je ne crois pas. Dans l'univers jeune du disque concept, de telles initiatives sont des bouquets de fraîcheur qui revivifient un certain répertoire, le décapant de ses croûtes nostalgiques pour ranimer sa verdure. Et aussi, apporter une certaine perspective dans l'ordre des choses qu'on n'aurait su imaginer (ou réaliser) soi-même.

Hydro Québec

BANQUE NATIONALE

présentent

« Merveilleux ! »
The Glasgow Herald« Hilarant ! »
The New York TimesLE THÉÂTRE
GONFLABLE
DE
FRED GARBO

AUJOURD'HUI ET DEMAIN !
Gonflé à Bloc ! Enfin à Montréal !
Un spectacle hilarant pour toute la famille où accessoires et animaux gonflables, souvent gigantesques, réservent d'inépuisables surprises !!!

samedi 29 avril, 19 h / dimanche 30 avril, 14 h
Billets et forfaits : (514) 987-6919 / Admission : (514) 790-1245

Centre Pierre-Peladeau
Salle Pierre Peladeau

Une collaboration :
journal-montreal

CITE
ROCK DÉTENTE
107.3 FM

Le spectacle à voir c'est ça

dix mille matins

Daniel Boucher

En supplémentaires au Théâtre Corona les 5, 6 mai et 2, 3 juin

En tournée au Québec:

27 mai, North Hatley
30 mai, Trois-Pistoles
31 mai, au Grand Théâtre de Québec
8 au 11 juin, Tadoussac
1^{er} juillet, Woodstock en Baie
17 juillet, Carleton
18 juillet, Matane
20 juillet, Natashquan
21 juillet, Port-Cartier
22 juillet, Petite-Vallée
1^{er} août, Gatineau
4 août, Bertherville

5 août, St-André-Avellin
17 août, St-Jean sur Richelieu
24 août, Sept-Îles
26 août, Ste-Monique de Monfleur
9 septembre, Lotbinière

THÉÂTRE CORONA, 2490 Notre-Dame Ouest, Montréal. www.corona.qc.ca
Billetterie: 514-931-2023 / 514-931-2024 / 514-931-2025 / 514-931-2026 / 514-931-2027 / 514-931-2028 / 514-931-2029 / 514-931-2030 / 514-931-2031 / 514-931-2032 / 514-931-2033 / 514-931-2034 / 514-931-2035 / 514-931-2036 / 514-931-2037 / 514-931-2038 / 514-931-2039 / 514-931-2040 / 514-931-2041 / 514-931-2042 / 514-931-2043 / 514-931-2044 / 514-931-2045 / 514-931-2046 / 514-931-2047 / 514-931-2048 / 514-931-2049 / 514-931-2050 / 514-931-2051 / 514-931-2052 / 514-931-2053 / 514-931-2054 / 514-931-2055 / 514-931-2056 / 514-931-2057 / 514-931-2058 / 514-931-2059 / 514-931-2060 / 514-931-2061 / 514-931-2062 / 514-931-2063 / 514-931-2064 / 514-931-2065 / 514-931-2066 / 514-931-2067 / 514-931-2068 / 514-931-2069 / 514-931-2070 / 514-931-2071 / 514-931-2072 / 514-931-2073 / 514-931-2074 / 514-931-2075 / 514-931-2076 / 514-931-2077 / 514-931-2078 / 514-931-2079 / 514-931-2080 / 514-931-2081 / 514-931-2082 / 514-931-2083 / 514-931-2084 / 514-931-2085 / 514-931-2086 / 514-931-2087 / 514-931-2088 / 514-931-2089 / 514-931-2090 / 514-931-2091 / 514-931-2092 / 514-931-2093 / 514-931-2094 / 514-931-2095 / 514-931-2096 / 514-931-2097 / 514-931-2098 / 514-931-2099 / 514-931-2100 / 514-931-2101 / 514-931-2102 / 514-931-2103 / 514-931-2104 / 514-931-2105 / 514-931-2106 / 514-931-2107 / 514-931-2108 / 514-931-2109 / 514-931-2110 / 514-931-2111 / 514-931-2112 / 514-931-2113 / 514-931-2114 / 514-931-2115 / 514-931-2116 / 514-931-2117 / 514-931-2118 / 514-931-2119 / 514-931-2120 / 514-931-2121 / 514-931-2122 / 514-931-2123 / 514-931-2124 / 514-931-2125 / 514-931-2126 / 514-931-2127 / 514-931-2128 / 514-931-2129 / 514-931-2130 / 514-931-2131 / 514-931-2132 / 514-931-2133 / 514-931-2134 / 514-931-2135 / 514-931-2136 / 514-931-2137 / 514-931-2138 / 514-931-2139 / 514-931-2140 / 514-931-2141 / 514-931-2142 / 514-931-2143 / 514-931-2144 / 514-931-2145 / 514-931-2146 / 514-931-2147 / 514-931-2148 / 514-931-2149 / 514-931-2150 / 514-931-2151 / 514-931-2152 / 514-931-2153 / 514-931-2154 / 514-931-2155 / 514-931-2156 / 514-931-2157 / 514-931-2158 / 514-931-2159 / 514-931-2160 / 514-931-2161 / 514-931-2162 / 514-931-2163 / 514-931-2164 / 514-931-2165 / 514-931-2166 / 514-931-2167 / 514-931-2168 / 514-931-2169 / 514-931-2170 / 514-931-2171 / 514-931-2172 / 514-931-2173 / 514-931-2174 / 514-931-2175 / 514-931-2176 / 514-931-2177 / 514-931-2178 / 514-931-2179 / 514-931-2180 / 514-931-2181 / 514-931-2182 / 514-931-2183 / 514-931-2184 / 514-931-2185 / 514-931-2186 / 514-931-2187 / 514-931-2188 / 514-931-2189 / 514-931-2190 / 514-931-2191 / 514-931-2192 / 514-931-2193 / 514-931-2194 / 514-931-2195 / 514-931-2196 / 514-931-2197 / 514-931-2198 / 514-931-2199 / 514-931-2200 / 514-931-2201 / 514-931-2202 / 514-931-2203 / 514-931-2204 / 514-931-2205 / 514-931-2206 / 514-931-2207 / 514-931-2208 / 514-931-2209 / 514-931-2210 / 514-931-2211 / 514-931-2212 / 514-931-2213 / 514-931-2214 / 514-931-2215 / 514-931-2216 / 514-931-2217 / 514-931-2218 / 514-931-2219 / 514-931-2220 / 514-931-2221 / 514-931-2222 / 514-931-2223 / 514-931-2224 / 514-931-2225 / 514-931-2226 / 514-931-2227 / 514-931-2228 / 514-931-2229 / 514-931-2230 / 514-931-2231 / 514-931-2232 / 514-931-2233 / 514-931-2234 / 514-931-2235 / 514-931-2236 / 514-931-2237 / 514-931-2238 / 514-931-2239 / 514-931-2240 / 514-931-2241 / 514-931-2242 / 514-931-2243 / 514-931-2244 / 514-931-2245 / 514-931-2246 / 514-931-2247 / 514-931-2248 / 514-931-2249 / 514-931-2250 / 514-931-2251 / 514-931-2252 / 514-931-2253 / 514-931-2254 / 514-931-2255 / 514-931-2256 / 514-931-2257 / 514-931-2258 / 514-931-2259 / 514-931-2260 / 514-931-2261 / 514-931-2262 / 514-931-2263 / 514-931-2264 / 514-931-2265 / 514-931-2266 / 514-931-2267 / 514-931-2268 / 514-931-2269 / 514-931-2270 / 514-931-2271 / 514-931-2272 / 514-931-2273 / 514-931-2274 / 514-931-2275 / 514-931-2276 / 514-931-2277 / 514-931-2278 / 514-931-2279 / 514-931-2280 / 514-931-2281 / 514-931-2282 / 514-931-2283 / 514-931-2284 / 514-931-2285 / 514-931-2286 / 514-931-2287 / 514-931-2288 / 514-931-2289 / 514-931-2290 / 514-931-2291 / 514-931-2292 / 514-931-2293 / 514-931-2294 / 514-931-2295 / 514-931-2296 / 514-931-2297 / 514-931-2298 / 514-931-2299 / 514-931-2300 / 514-931-2301 / 514-931-2302 / 514-931-2303 / 514-931-2304 / 514-931-2305 / 514-931-2306 / 514-931-2307 / 514-931-2308 / 514-931-2309 / 514-931-2310 / 514-931-2311 / 514-931-2312 / 514-931-2313 / 514-931-2314 / 514-931-2315 / 514-931-2316 / 514-931-2317 / 514-931-2318 / 514-931-2319 / 514-931-2320 / 514-931-2321 / 514-931-2322 / 514-931-2323 / 514-931-2324 / 514-931-2325 / 514-931-2326 / 514-931-2327 / 514-931-2328 / 514-931-2329 / 514-931-2330 / 514-931-2331 / 514-931-2332 / 514-931-2333 / 514-931-2334 / 514-931-2335 / 514-931-2336 / 514-931-2337 / 514-931-2338 / 514-931-2339 / 514-931-2340 / 514-931-2341 / 514-931-2342 / 514-931-2343 / 514-931-2344 / 514-931-2345 / 514-931-2346 / 514-931-2347 / 514-931-2348 / 514-931-2349 / 514-931-2350 / 514-931-2351 / 514-931-2352 / 514-931-2353 / 514-931-2354 / 514-931-2355 / 514-931-2356 / 514-931-2357 / 514-931-2358 / 514-931-2359 / 514-931-2360 / 514-931-2361 / 514-931-2362 / 514-931-2363 / 514-931-2364 / 514-931-2365 / 514-931-2366 / 514-931-2367 / 514-931-2368 / 514-931-2369 / 514-931-2370 / 514-931-2371 / 514-931-2372 / 514-931-2373 / 514-931-2374 / 514-931-2375 / 514-931-2376 / 514-931-2377 / 514-931-2378 / 514-931-2379 / 514-931-2380 / 514-931-2381 / 514-931-2382 / 514-931-2383 / 514-931-2384 / 514-931-2385 / 514-931-2386 / 514-931-2387 / 514-931-2388 / 514-931-2389 / 514-931-2390 / 514-931-2391 / 514-931-2392 / 514-931-2393 / 514-931-2394 / 514-931-2395 / 514-931-2396 / 514-931-2397 / 514-931-2398 / 514-931-2399 / 514-931-2400 / 514-931-2401 / 514-931-2402 / 514-931-2403 / 514-931-2404 / 514-931-2405 / 514-931-2406 / 514-931-2407 / 514-931-2408 / 514-931-2409 / 514-931-2410 / 514-931-2411 / 514-931-2412 / 514-931-2413 / 514-931-2414 / 514-931-2415 / 514-931-2416 / 514-931-2417 / 514-931-2418 / 514-931-2419 / 514-931-2420 / 514-931-2421 / 514-931-2422 / 514-931-2423 / 514-931-2424 / 514-931-2425 / 514-931-2426 / 514-931-2427 / 514-931-2428 / 514-931-2429 / 514-931-2430 / 514-931-2431 / 514-931-2432 / 514-931-2433 / 514-931-2434 / 514-931-2435 / 514-931-2436 / 514-931-2437 / 514-931-2438 / 514-931-2439 / 514-931-2440 / 514-931-2441 / 514-931-2442 / 514-931-2443 / 514-931-2444 / 514-931-2445 / 514-931-2446 / 514-931-2447 / 514-931-2448 / 514-931-2449 / 514-931-2450 / 514-931-2451 / 514-931-2452 / 514-931-2453 / 514-931-2454 / 514-931-2455 / 514-931-2456 / 514-931-2457 / 514-931-2458 / 514-931-2459 / 514-931-2460 / 514-931-2461 / 514-931-2462 / 51

LES ARTS

Le rocker et le poète

À voir cette semaine sa photo trôner à la une des journaux et sa binette de naufragé de tous les excès offrir un sourire carnivore aux caméras de télé, un œil extérieur eût pu croire préservé dans le formol le statut d'idole des jeunes de Johnny Hallday en notre beau Québec à genoux devant la chic visite étrangère.

Erreur! Grave erreur! L'ancienne locomotive de *Salut les copains* n'a pas sa gare ici et les passagers du train, toutes générations confondues, apparaissent plutôt claires, au bout du compte. Les portes du pénitencier peuvent s'ouvrir ou se refermer sur ses pectoraux lustrés. Rien à faire. Il nous ennuie. Boudé, voire bouté hors de Nouvelle-France qu'il fut il y a un demi-siècle, le rocker mythique des vieux pays aura fort à faire pour séduire les petits jeunots, qui carburent, avec raison, à nos Colocs nationales, en levant un nez retroussé sur la star importée.

Collés sur les États, Nord-Américains cent pour cent, on en a vu d'autres, que voulez-vous? Le rock pur décibel, le vrai de vrai, ça se joue mieux, du moins on le revendique dur comme fer — et allez nous faire changer d'idée — de notre côté de la mare atlantique. À nous l'expertise en ces bruyants domaines.

Tout clone à guitare électrique venu de l'Hexagone dégage des aspects frelatés qui nous semblent à vrai dire suspects. Amis français, copiez-vous les Américains, version argot, qu'on rigole sous cape. Scusez, les boys.

La carrière de Johnny a beau exploser sans discontinuer depuis quarante ans, son dernier album frôler les deux millions vendus dans une Vieille Europe qui l'adulte, 5000 misérables exemplaires de *Sang pour sang* trouvaient preneurs chez nous. Une pitié!

Touines inconnues, chanteur oublié. Johnny qui, au jus-



Odile Tremblay

te? Sans tous ces beaux *Paris Match* qui me mettent au parfum dans les salles d'attente des cliniques médicales ou chez ma mère, j'avoue que j'ignorais à quel point il est *hot*, le Johnny, à quel point les petites filles se tortillent encore hystériquement à sa vue. Elles le font pourtant. Les magazines français sont formels sur ce point. Les stars des autres ressemblent à leurs amours. Parfois, on se gratte la tête en se demandant ce qu'ils trouvent au juste à l'êlu de leur cœur. Version «digest» du rêve américain, le Johnny qui fait baver ses compatriotes. On ne l'a pas, ce rêve-là, *because* nos deux pieds enfoncés dans le continent en question.

Accueillants que nous sommes tout de même, les gentils cousins d'Amérique, lorsque la star se pointe en conférence de presse. Le passage de la comète Johnny a ramené le ban et l'arrière-ban de toute la faune médiatique. Et clic et re clic sur la gueule de l'éternel tombeur, les lunettes noires et le blouson de cuir, apparemment cousus main sur corps pur body building. Flash! Flash! Flash! On le croque avec extase, sans le consumer pour autant.

Faut dire qu'on avait eu un avant-goût de l'exercice avec Jean-Paul Belmondo. Par ici le mois dernier les crépites

ments rendant gloire à son hâle perpétuel et à sa binette chevaline. Démultiplié qu'il était à pleins médias. N'empêche que personne n'en a voulu par la suite, de son show. Écourtées, les représentations de *Frédéric ou Le Boulevard du crime*, faute de spectateurs assez nombreux pour faire rouler la salle. V'là Bébel repartant cabotiner chez lui, son petit caniche sous le bras. Au suivant!

Faudrait inviter certains riches et célèbres juste pour les conférences de presse et la photo de famille devant la cabane au Canada, si vous voulez mon avis. Ensuite, hop! On les reconduit avec escorte à l'aéroport, entre trois coups de klaxon et quatre mouchoirs agités. Mais sans le show. Surtout sans le show.

Colonisés, les Québécois? Pas tant que ça, réflexion faite. En tout cas, pas tout le temps, ce qui fait alors plaisir à voir. Même qu'on renâcle un tantinet devant la visite imposée à l'heure de mettre la main au gousset pour le billet du spectacle. Johnny fera-t-il salle comble au Saint-Denis en août? Pas sûr. Gageons que, malgré la vaste plogue étalée mur à mur cette semaine à Montréal, il ramènera ferme pour son second début en Amérique française. Sans illusion de toute façon, qu'il paraît sur son sort, le vieux rocker. Nul renouveau conjugal en vue, ou si tiède... Pourquoi tient-il tant à sa petite reconquête impossible? Ça sent le coup du producteur.

Amis français, vos chanteurs, on les aime surtout quand ils sont... français. Johnny, rien à faire. C'est trop que-je-te-pastiche-l'Amérique-révolue-des-blouzons-noirs. Mais consolez-vous. La petite fibre québécoise se titille et s'émue quand la vedette sonne vrai.

Prenez Charles Trenet. A-t-il un accident cérébro-vasculaire que nos vieilles amours avec la France refont illico surface. Nul besoin de se pointer ici pour obtenir la une

des journaux, le grand chanteur. Suffit que sa statue vacille et notre petit cœur fait boum boum.

C'est qu'on l'aime, Trenet, tout désuet, tout fané qu'il soit, tout rescapé des années de guerre d'une Europe qu'on n'a pas connue. On l'aime pour sa joie de vivre et sa mélancolie, parce que c'est un vrai poète et que la France de l'image d'Épinal se confond un peu à nos yeux avec sa pomme de vieux gamin.

Que restait-il de nos amours? Il nous demandait. On fredonne en écho, essayant une larme à l'idée qu'il ne viendra sans doute plus chanter chez nous, qu'il ne remplira plus la Place des arts pour entonner *Y'a d'la joie!* comme en 1996. À 87 ans, diminué par son attaque, on le sent déjà parti. Autant Johnny nous irrite, autant le public québécois, et pas seulement ses têtes blanches, est resté «fidèle, fidèle» à son fou chantant.

Certains prétendent que Trenet est l'enfant de Narbonne, l'adolescent de Perpignan, la douce France à lui tout seul. On dit bien des choses... Et s'il était aussi à nous? Moi, quand je vais me promener dans les rues de ma ville natale par temps gris par temps sec, je vois son ombre sautillante flotter nez au vent dans le bout des Remparts. Les Québécois pure laine se le sont appropriés, ni vu ni connu. Ça nous vient presque de la tradition orale, des souvenirs des aînés qui évoquent le grand débarquement du chanteur en 1948 devant la gare du Palais, puis les spectacles Chez Gérard et les décennies d'histoire d'amour.

Johnny peut aller se rhabiller: «NA! NA! NA! NA! EH! EH! EH! Goodbye!», qu'on lui dit. Pendant ce temps-là, les chansons du poète courent encore dans nos rues. «Y'a pas de justice», protestera le rocker dépit. On lui répondra: «Oh oui!»

otremblay@ledevoir.com

MUSIQUE

Le NEM, onze ans plus tard

La fondatrice et directrice du Nouvel Ensemble moderne (NEM), Lorraine Vaillancourt dirigera son ensemble le 3 mai à la salle Claude-Champagne. On y jouera en première montréalaise *Pascal's Sphere*, de Mary Finsterer (Australie), *Vortex Temporum*, de Gérard Grisey, et, du compositeur français invité Hugues Dufourt, *Euklidian Abyss*.

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Lorsque s'ouvrent toutes grandes les vannes sur le monde, à l'Exposition universelle de Montréal (Expo 67), cela nous vaut la visite du Bolchoï, de la Scala de Milan et d'autres maisons de prestige avec le meilleur de leurs productions. L'Opéra de Hambourg nous arrive alors avec *Lulu*, d'Alban Berg, et l'Opéra d'Etat de Vienne présente entre autres *Wozzeck*, du même défenseur de la «nouvelle musique» à Vienne, au début du XX^e siècle, avec bien entendu Anton Webern et leur chef de file Arnold Schoenberg, auteur du *Pierrot lunaire*. «Je suis un conservateur qu'on a forcé à devenir révolutionnaire», avait déjà dit Schoenberg de sa démarche tendant à construire un nouveau système, à combler les lacunes de concerts courants en contenu «contemporain».

Expo 67 se déroula quelques mois après la naissance, à l'initiative de Wilfrid Pelletier, de la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ), dont l'équipe fondatrice comprenait Jean Papineau-Couture ainsi que Serge Garant, Maryvonne Kendergi et Hugh Davidson; un premier concert de la SMCQ fut donné le 15 décembre 1966 à la salle Claude-Champagne, avec au programme des œuvres de Boulez, Schafer, Mather et Garant.

L'on vit par la suite apparaître une Association de musique actuelle à Québec. À Montréal, à compter de

1978, se forment Les Événements du neuf qui, le neuf de chaque mois à neuf heures du soir, reviennent avec leur brochette d'œuvres qui élargissent le choix des mélomanes et donnent leur passeport à des musiques d'aujourd'hui, ce qui peut comprendre le *Kopernikus* de Claude Vivier ou des créations de pièces de Brégent, etc.

La pianiste et chef d'orchestre Lorraine Vaillancourt était de l'équipe de ces Événements du neuf dont les activités cesseront peu après la mise sur pied du Nouvel Ensemble moderne en 1989 — le NEM considère comme l'une de ses œuvres fétiches le *Kammerkonzert* (Concerto de chambre) de Györgi Ligeti, qu'il a exécutée une vingtaine de fois.

1989, incidemment, est l'année où la soprano Pauline Vaillancourt, sœur de Lorraine, fonde Chants libres, autre

lieu qui explore des champs que ne se risquent pas souvent à explorer les opéras traditionnels. C'est aussi le moment où le compositeur Denys Bouliane participe à la Société de nouvelle musique de Cologne, d'où il rentrera pour désormais partager son temps entre Québec, Montréal et Cologne; un musico-logue allemand a classé la musique de Bouliane dans la veine du «réalisme magique», qui aurait son pendant littéraire chez Borges ou Calvino. C'est à Bouliane que revient d'avoir institué les Rencontres de musique nouvelle, chaque été, au Domaine Forget de Saint-Irénée (Charlevoix). Au Domaine Forget se retrouve régulièrement le NEM, ensemble qui a développé des liens avec les rencontres de Royumont (France), lesquelles attirent les plus connus des musiciens contemporains. La directrice du NEM a souvent été appelée à diriger à l'étranger les Percussions de Strasbourg, qui viendront à Montréal l'automne prochain.

Des initiatives

Parmi les initiatives dues au NEM, on retrouve depuis 1991 une série de Forums destinés à de jeunes compositeurs de plusieurs pays. Forum 2000,

cinquième manifestation de ce type, s'est tenu le mois dernier à Adelaide, en Australie. Lorraine Vaillancourt revient de cette première incursion de Forum à l'étranger que l'accueil fut plus que satisfaisant durant ces deux semaines où quatre jeunes compositeurs sélectionnés furent appelés à travailler en ateliers publics leurs œuvres. L'ABC (équivalent de la SRC en Australie) a même consacré une émission spéciale de trente minutes à l'événement — ce qui constitue un pendant à l'émission que James Dormeyer avait réalisée en 1993 pour la SRC. À noter que les précédents Forums s'étaient tenus sur un mois et que sept jeunes compositeurs y étaient invités; le format nouveau n'a pas cependant diminué l'intensité de vie procurée par cette expérience «à l'intérieur d'un festival qui comprenait beaucoup d'autres volets».

Au téléphone cette semaine, Lorraine Vaillancourt a tenu à dire que «les choses ont changé à Montréal et que l'on retrouve de plus en plus de jeunes de plus en plus près de nous». Dans les conservatoires et dans les écoles, souligne-t-elle, le curriculum demeure propice à fréquenter l'histoire, le passé, rarement le présent et l'avenir. «Mais il faut plon-

ger les jeunes dans le milieu qui leur appartient» et, selon elle, il n'est plus indiqué de cheminer «tranquillement vers aujourd'hui» quand on aborde l'histoire de la musique. Il n'y a pas que les jeunes qui sont appelés à fréquenter artistes et compositeurs contemporains. Les quatre concerts donnés à Vancouver avant que le NEM ne s'envole en Australie furent donnés, le matin, à un auditoire qui pouvait en moyenne avoir 60 ans et plus: «C'était un public de séries; on pouvait parler aux gens et ce fut extraordinaire».

Lorraine Vaillancourt concède que la difficulté demeure d'attirer les gens vers toute salle de concert, de les inciter à «aller vers des découvertes qui risquent de les surprendre», tandis que le contexte incite chacun à rechercher le confort et le divertissement de tout autre façon. Les jeunes qui participent aux ateliers du NEM, par exemple, ont de prime abord «une certaine peur», ils croient que ce sera trop difficile d'exécuter telle œuvre, «mais de plus en plus on sent chez eux davantage de curiosité, le désir est plus présent de toucher à ça» (le moderne).

Du compositeur Hugues Dufourt, Mme Vaillancourt dit que c'est la pre-

mière fois que le NEM jouera une de ses œuvres, mais qu'il y a longtemps déjà qu'elle avait entendu de lui une œuvre remarquable pour flûte et orchestre. «J'aimais beaucoup ce qu'il faisait... il est un peu en marge, on ne le relie ni au spectral, ni à Boulez... L'importance de sa personne et de sa pensée dans le monde musical français ne fait pas de doute» et il lui fait plaisir d'établir une continuité avec Dufourt, après avoir eu les Francesconi et les Lindberg comme invités au Domaine Forget où elle compte bien travailler cet été une autre pièce de Dufourt, compositeur dont elle aimerait qu'il fût présent à Montréal l'automne prochain lorsque s'y produiront les Percussions de Strasbourg.

Le NEM a effectué une dizaine de tournées en Europe déjà — l'an dernier, il se trouvait au festival Présences de Radio-France et au Printemps du Québec en France. L'un des ouvrages les plus prisés du Britannique Jonathan Harvey (*Bhakti*) — qui transporte l'auditeur dans une «galaxie de beauté» — a été gravé sur étiquette Montaigne-Audis par le NEM et sa directrice Lorraine Vaillancourt; il a reçu le Diapason d'or en 1996.



Mai 1989 / Mai 2000
Onzième anniversaire
du Nouvel Ensemble Moderne

Grand concert annuel 2000
du Nouvel Ensemble Moderne

SOUS LA DIRECTION
DE LORRAINE VAILLANCOURT

Mercredi 3 mai 2000
20 heures

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE
220, AVENUE VINCENT-D'INDY
MÉTRO ÉDOUARD-MONTPÉLIT

20\$ RÉGULIER
12\$ ÉTUDIANT ET AÎNÉ
5\$ CARTE ARTISTE DU NEM

Œuvres au programme

GÉRARD GRISEY (FRANCE, 1946-1998)
Vortex Temporum (1995)

HUGUES DUFOURT (FRANCE, 1943-)
Euklidian Abyss (1996)

MARY FINSTERER (AUSTRALIE, 1962-)
Pascal's Sphere (2000)

RENSEIGNEMENTS & RÉSERVATIONS : 514.343.5962

ORCHESTRE
MÉTROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Venez rencontrer les musiciens et le nouveau chef de l'OM
Yannick Nézet-Séguin. — CONCERT GRATUIT!
Mercredi 3 mai, 12h — Complexe Desjardins

Saison 2000/2001
Je m'abonne! 514 598.0870

ORCHESTRE
MÉTROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN



Yannick Nézet-Séguin direction

OM 514 598.0870

Tarifs de groupes, poste 22

PDA 514 842.2112

Le nouveau
chef de l'OM!

«Un talent hors
du commun.» La Presse

En première mondiale
Passaggio de S. Provest

Tchaïkovski
Symphonie n° 6
«Pathétique»

Dvořák
Concerto pour violon

Olivier Thouin
violon

Place des Arts
Lundi 8 mai
19h30

Salle
Claude-Champagne
Jeudi 4 mai, 20h

Hochelaga-Maisonneuve,
Lundi 1^{er} mai, 20h

CONCERTS
LMMC

109^e saison 2000-2001

SALLE POLLACK
555, rue Sherbrooke Ouest

Le dimanche à 15 h 30

- 24 sept. TOKYO STRING QUARTET, cordes
- 15 oct. LEILA JOSEFOWICZ violon
- 29 oct. ANGELA HEWITT, piano
- 19 nov. AMERICAN STRING QUARTET, cordes
Setsuko Nagata, alto
Julia Lichten, violoncelle
- 3 déc. KARINA GAUVIN, soprano
- 28 janv. EMERSON STRING QUARTET, cordes
- 18 fév. STEVEN ISSERLIS violoncelle
- 11 mars TRIO PENNETIER-PASQUIER-PIDOUX
piano et cordes
Sharon Moe, cor
- 1^{er} avril QUATUOR TAKACS
cordes
- 22 avril ALEXANDER TSELYAKOV
piano

Abonnement: 140\$ Étud. (22 ans): 75\$
Billet: 25\$ Billet: 15\$
Taxes incluses

Renseignements:

LADIES' MORNING MUSICAL CLUB
1410, rue Guy, bureau 32,
Montréal H3H 2L7

Tél.: (514) 932-6796

ERNST & YOUNG

DE L'IDÉE À L'ACTION

CONSEIL
DES ARTS ET
DES LETTRES
DU QUÉBEC

CONSEIL
DES ARTS ET
DES LETTRES
DU QUÉBEC

CONSEIL
DES ARTS ET
DES LETTRES
DU QUÉBEC

CONSEIL
DES ARTS ET
DES LETTRES
DU QUÉBEC

CONSEIL
DES ARTS ET
DES LETTRES
DU QUÉBEC

CONSEIL
DES ARTS ET
DES LETTRES
DU QUÉBEC